

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N^{os} 54, 55 et 56 — Années 1959-1960-1961

L'activité de la Société :

L'assemblée générale 1959 — Brève chronique de la Société pour les années 1957 à 1961.

Études et Textes :

Charles JAILLET. — Apollon Pythien ou La Belle Ferronnière

Roland d'ARGENCE. — François PONSARD et Madame D'AGOULT.

André SAMBOURG. — Le Siège du Pouzin, traduction du texte de Pierre de BOISSAT.

Un Grand Ami de Vienne : Jules FORMIGÉ, Ch. J.

Poèmes inédits de Pierre DAVID, Viennois — Ch. J.

Charles-Joseph MILLON — Ballade des Imagiers de Saint-Maurice de Vienne.

Un maître : Paul-Louis COUCHOUD — P.G.

Prosper GUEN — Trois Peintres Viennois : l'abbé CALES, Ferdinand FARGEOT, Hippolyte LÉRY.

Bibliographie.

VIENNE

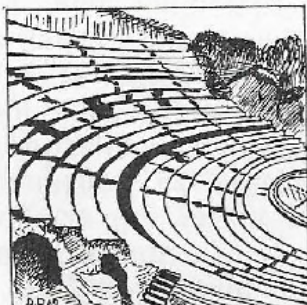
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN

14, Quai Jean-Jaurès

— 1962 —

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

N^{os} 54, 55 et 56 — Années 1959-1960-1961



VIENNE
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN
14, Quai Jean-Jaurès

— 1962 —

ALLOCUTION PRONONCÉE
PAR M. MAURICE FAURE, PRÉSIDENT,
A L'ASSEMBLEE GENERALE
DU JEUDI 12 MARS 1959

Le compte rendu financier a indiqué à la fois les ressources que nous avons, et les dépenses que nous faisons. Il en reste un solde qui est intéressant et dont nous avons déjà pu faire un usage sur lequel il convient d'insister.

Vous avez vu que nous avons coopéré à l'acquisition de la statue de pierre appelée « Tutéla ». Nous avons versé pour cela 50.000 francs, et nous avons obtenu de nos sociétaires une somme sensiblement égale que nous avons pu aussi remettre à la Caisse Municipale.

Vous savez que cette statue de pierre se trouvait à la maison Michoud à Sainte-Colombe, dans cet immeuble qui est maintenant occupé par l'Ecole Robin. Bien longtemps, quand il nous arrivait de conduire des visiteurs dans ce quartier là, nous leur avons montré sous le cloître, à la fois la statue de la Tutéla, et d'autres marbres qui gisaient sur le sol, sans qu'ils reçoivent beaucoup de soins.

Ce domaine vaste, qui appartenait à la famille Michoud était inoccupé. Il a été vendu. L'immeuble est resté à Vienne ; la Tutéla en est partie... Malgré les efforts qui furent faits à ce moment là, il n'y eut pas possibilité de la retenir.

Qu'était-elle devenue ? En Amérique du Sud ? On ne savait le dire exactement. On a prétendu qu'elle s'était trouvée au Musée de Budapest, mais au cours des événements de 39-45, il n'était pas possible de savoir ce qu'il en était.

Elle a été retrouvée, à Paris, entre les mains des héritiers de l'antiquaire acquéreur ; elle a pu être arrêtée, ramenée à Vienne et payée !

C'est un événement dont il faut particulièrement se réjouir, et nos sociétaires, un samedi après-midi, ont pu aller voir, ou revoir, cette statue, et en connaître l'intérêt.

Grâce à un éclairage qui avait été organisé par M. Grassino, sous l'égide de M^e Terrasse, tous les détails apparaissaient avec netteté, et les explications qui furent données à ce moment-là permirent de connaître l'intérêt de cet ensemble.

Notre Société a été heureuse de coopérer à l'achat. C'est en effet l'un des buts qu'elle poursuit.

Vous savez que la Société est née en grande partie d'une émotion qui fut causée à Vienne, vers 1903. Une mosaïque dite « Hylas et les Nymphes », fut trouvée à Sainte-Colombe. C'est le Général de Beylié qui en fit l'acquisition, et la donna à Grenoble. Que n'avions-nous, à ce moment là à Vienne, un Général de cette trempe et de cette générosité !

Alors la Société fut fondée. Elle pensait pouvoir réunir quelques fonds qui permettraient, à l'occasion, d'empêcher le départ des découvertes faites chez nous.

La récompense fut immédiate ; dès l'année suivante la mosaïque dite du « Châtiment de Lycurgue » était trouvée aussi à Sainte-Colombe ; la Société la bloqua sur place. Des fonds furent donnés aussi par la ville ; la mosaïque fut réparée ; elle est maintenant l'un des morceaux les plus remarquables du Musée Saint-Pierre.

Par la suite notre Société reçut gratuitement de l'abbé Calès un tableau représentant l'Isère à Tencin. L'abbé Calès qui est originaire de Vienne avait été heureux de nous faire ce don pour notre musée.

Il y a, à Vienne, dans quelques demeures des tableaux de l'abbé Calès. Ils ne sont pas toujours très différents les uns des autres. Ce que l'abbé aimait le mieux peindre c'était l'Isère, dans le cours de sa paroisse. Le tableau que possède le musée de Vienne représente en effet la rivière, la montagne au-dessus et un ciel où flotte un nuage d'une surprenante blancheur. Mais tout cela est vrai. L'abbé a vu un certain jour un nuage de cette nature, et il l'a reproduit. Ses tableaux ont surpris au moment où ils ont pu apparaître sur le marché, mais quel mérite ils avaient, et qu'ils conservent d'ailleurs, de rester compréhensibles.

Un nuage se représente comme un nuage, une rivière coule comme si elle avait de l'eau. Il n'est pas nécessaire de nombreuses explications, et de recherches, et de difficultés. C'est une peinture qui peut surprendre, mais qui se comprend toujours, et qui conserve un charme dont il est difficile de se lasser.

Par la suite, la Société des Amis de Vienne a eu une coopération plus importante encore. Elle a pu remettre au cloître de Saint-André-le-Bas les colonnettes et les chapiteaux de tout un de ses côtés ; les colonnettes les plus ornées, les chapiteaux les plus curieux.

Ils avaient été démontés et transportés à Estressin, au Puy Saint-Didier, par le propriétaire quand celui-ci avait eu besoin de démolir le bras de ce cloître pour y faire passer un escalier et transformer le tout en appartement. Ils étaient dans le jardin, et étaient devenus la propriété de Madame Guillemaud ; celle-ci en fit don aux Amis de Vienne, et les Amis de Vienne attendirent. Quand la restauration fut en train, il n'y eut pas d'hésitation à remettre au restaurateur toute cette série de chapiteaux et de colonnes. Une inscription, dans le cloître de St-André-le-Bas rappelle ce don.

Ainsi, au cours de ses 55 ans d'existence, la Société est restée fidèle au but qu'elle poursuivait. Ce n'est pas tant la Société que les Sociétaires, qui, en manifestant leur attachement et en payant leur cotisation, ont permis d'avoir des capitaux qui s'utilisent au moment nécessaire.

*
**

L'an dernier nous avons eu une conférence à l'Assemblée Générale de M. Gilbert Tournier, sur « Le Rhône, dieu conquis ». Il ne nous est pas possible d'en perdre le souvenir. Si l'ouvrage de M. Tournier nous avait déjà donné une idée de son talent, le soin avec lequel il avait composé sa conférence nous a encore confirmé dans l'admiration que nous devons avoir pour lui.

Mais, le film qui a suivi sa conférence a été plus surprenant encore. Ce film est l'œuvre de M. Tournier. Il n'y avait dans les vues qui furent projetées, rien qui ne soit pris dans la réalité ; nous reconnaissons au passage les divers aspects du fleuve. Mais, sur ces réalités se superposaient d'autres images, vraies elles aussi, qui donnaient au paysage un aspect surhumain : des taureaux bondissaient avec le fleuve ! Vous vous en souvenez certainement.

Cette pensée reconnaissante pour M. Tournier, et admirative, est attristée aujourd'hui ; en effet, Monsieur Thaller à qui nous devons la présence de M. Tournier est décédé dans le cours de l'année.

Vous savez avec quelle bonne volonté, et quel talent, il nous avait une précédente année, parlé des travaux effectués sur le Rhône, ou dans les montagnes, pour capter les eaux nécessaires à l'électricité. Le souvenir de cette conférence et de cet homme restera fidèlement dans notre pensée.

*
**

Nous avons continué à faire connaître à nos concitoyens des morceaux de l'histoire de Vienne, et nos manifestations du premier jeudi de 6 à 7, sont loin d'avoir cessé.

En janvier 1958, nous avons rappelé le souvenir des Viennois qui firent partie de l'Académie Française. C'est Pierre de Boissat, d'abord, qui fut des quarante premiers membres de l'Académie, et, nous avons eu là une occasion de rappeler le souvenir si vif qui doit se conserver à Vienne, et que sa maison, rue des Orfèvres, rappelle toujours, dans sa cour.

Les deux frères Lériget de Lafay étaient aussi des Viennois, et furent de l'Académie Française. Nous n'en avons pas grand'chose à dire. Littérateur, ou mathématicien, d'eux, il ne reste rien à Vienne.

Quant à François Ponsard, le dernier, il est inutile d'en gloser ici ; chacun sait ce qu'il faut en dire.

En février, Mademoiselle Andrée Jacquet nous a parlé de l'archevêque Léger. Une partie de l'église Saint-Maurice est de son temps,

et par conséquent lui est attribuée. Ce n'est pas la moins intéressante, et l'archevêque a laissé là une marque importante de son passage parmi nous.

Monsieur Joseph Balier nous a retracé l'histoire des rues de Vienne, il y a cent ans ! Il est très pittoresque, quand on circule quotidiennement, et prosaïquement, dans nos rues, d'y retrouver des souvenirs centenaires, qui furent sans intérêt à cette époque là, et dont nos cœurs s'émeuvent aujourd'hui.

En octobre, c'est le roi Boson qui nous a occupés. Nous avons appris ou réappris comment ce personnage avait été par ses alliances, un des plus importants de son temps, et quelle place il avait occupé à Vienne. Si bien que, sa rue, nous a paru plus particulièrement méritée, et nous avons pu désormais, en la parcourant, nous souvenir de « notre roi », et aussi, depuis, regarder avec plus d'intérêt la plaque qui recouvre sa tombe à Saint-Maurice de Vienne, dans la chapelle des fonts baptismaux.

Au mois de novembre, c'est Michel Servet à Vienne qui a retenu notre attention. En réalité, c'est l'ouvrage du Chanoine Cavard, sur ce sujet là, qui a été résumé au cours de la réunion. Michel Servet était un homme pacifique, un médecin bienveillant, un chercheur même aux visions justes. Le malheur est qu'il voulut s'occuper de théologie. C'était le goût du temps, et dès que quelqu'un pouvait avoir des lumières particulières sur ce sujet là, il se croyait immédiatement inspiré, et apportait sa solution à des questions qui troublaient alors l'opinion.

Michel Servet fut ainsi en querelles avec l'autorité ecclésiastique viennoise, en inimitié avec Calvin ; et c'est de la sorte qu'il devait périr sur le bûcher, dans des conditions qui nous paraissent atroces. C'était sans doute par ce remède que cette époque pensait rétablir et asservir la vérité.

C'est une illusion, assez courante d'ailleurs, de croire que la torture, ou la crainte, amène la reconnaissance de la vérité !



Vienne a été visitée abondamment, comme cela se fait chaque année, mais cependant trois sortes de visites méritent d'être retenues ce soir :

La première est celle des Amis de Lyon et de Guignol. Le Docteur Locard était là ; s'était jointe la Société de « l'Art pour tous » avec son président M. Prost. M. Noël Comte, notre ancien administrateur, aujourd'hui devenu Lyonnais, les accompagnait. Cette troupe eut grand plaisir à voir Vienne, et surtout à s'arrêter au coin de la rue du 4-Septembre, devant la maison qui fut celle de Laurent Mourguet, là où il donna quelques-unes de ses représentations de Guignol, là où il mourut, qualifié de saltimbanque, dans son acte de décès !

La visite faite par les Amis de Lyon et de Guignol fut rendue par

M. Prosper Gien, le 28 novembre, à Lyon même, dans une conférence qu'il donna sur la gastronomie de Guignol. Quelques Viennois étaient présents, et savourèrent particulièrement.

Mais, il vint, aussi à Vienne « Les Archivistes Français ». Leur association avait tenu un congrès important et international à Grenoble, et le 18 octobre avaient été inaugurés les nouveaux locaux des Archives départementales. Le dimanche 19, ils vinrent ici. Étaient là, le Directeur général des Archives de France, des Inspecteurs généraux, des Inspecteurs ou des Directeurs d'Italie, d'Allemagne occidentale, de Belgique et de Hollande.

Cette troupe savante et attentive était conduite par M. Robert Avezou, archiviste départemental à Grenoble.

Les principaux monuments leur furent montrés, et ils admirèrent aussi le panorama offert du nouvel hôpital.

Il est vraiment curieux de constater les sentiments éprouvés par les visiteurs ! Ce n'était pas seulement de l'étonnement, ce fut de l'émerveillement ; et ces personnages importants et savants, et renseignés, n'hésitaient pas à manifester la surprise qu'ils éprouvaient devant les monuments dont ils avaient sans doute entendu parler, mais qu'ils découvraient dans leur réalité.

La visite la plus saisissante fut celle des « Provinces Françaises ». Il y a là une association qui réunit tous les groupements provinciaux de Paris. Vous savez qu'il y a, à Paris, les Auvergnats de Paris, les Bretons de Paris, les Dauphinois de Paris... toutes ces associations en font une seule, celle des « Provinces Françaises ». C'est à leur tête que se trouve M. Douare, avocat à la Cour d'Appel de Paris, et fils du doyen des avoués de France, qui exerce encore à Grenoble.

Là, l'émerveillement de ces visiteurs dépassa toutes les prévisions. Eux-mêmes l'ont écrit. Ils furent stupéfaits !... On leur avait dit de venir à Vienne, ils y vinrent... troupeau fidèle ! Mais là, a écrit l'un d'eux, allait se faire la visite « la plus magnifique, et la plus inattendue ». Si bien que, dans la suite des semaines, quelques-uns d'entre-eux éprouvèrent le besoin de dire leur étonnement, et le souvenir qu'ils garderaient de Vienne, et, le 1^{er} janvier, ce fut encore pour certains de nous renouveler ce sentiment là ; notamment M. Mihura, ancien conseiller à la Cour de Cassation.

Il ne faudrait pas en conclure que Vienne est inconnue ! Mais il faut penser qu'avec le renouvellement des âges, il se trouve des amateurs de belles choses, qui ignorent Vienne, et qui apprennent par surprise tout ce que cette ville peut leur enseigner.

*
* *

Nous avons eu, cette année-ci l'inauguration de la voie « express » le long du quai Riondet. Un aspect de la ville a changé, et cette route, « en corniche », dirait-on dans le midi, sur le Rhône, donne la sensation de naviguer sur le fleuve, et montre, sans écran, tout le panorama.

Cette partie du quartier sud de la ville de Vienne a ainsi un élément attractif, qui se fait très vivement sentir chez les automobilistes. Il faut attendre que les deux bouts de cette voie « express » soient modifiés, pour que cessent en même temps les accidents qui se produisent trop fréquemment d'un côté et de l'autre.

Lorsqu'on regarde du côté Nord, c'est toujours le même beau spectacle que couronne l'hôpital, mais en bordure du fleuve une tour s'est élevée, et là, vraiment, le spectacle est nouveau. Sur ce fond jusqu'à lors paisible de l'Argentière, on remarquait une petite tache blanche qui était l'entrée d'une ancienne mine, et on savait que sur les flancs de ce coteau se trouvait encore la station la plus au nord des chênes verts. Mais, 1959 y aura mis un autre attrait, et un autre étonnement.

Tels sont les événements dont on peut parler au cours de cette année 1958.



Nous aussi, nous avons fait notre sortie d'automne, le 27 septembre. Vous savez que nous avons commencé par la Tour d'Albon, tour sans grand caractère, mais très pittoresquement placée sur un belvédère d'où la vue nous a été détaillée. C'est un spectacle de la vallée du Rhône, plus élargi que chez nous, où nous nous sommes reconnus.

De là, par des routes sous les bois, nous avons gagné Mantaille. Dans une forêt, des murs s'élèvent encore. C'est là qu'étaient des constructions dont l'importance nous est manifestée, et c'est là que se réunirent les évêques de la région et les seigneurs, et que Boson fut nommé Roi de Bourgogne et de Vienne. Il ne reste plus rien d'habitable ; les souvenirs seuls s'attachent encore dans les bois.

De là, nous avons gagné Manthes, et son prieuré, avec son Christ de bois, de taille humaine, le vitrail du chevet, et, au milieu des vignes, le chevet lui-même. Enfin, sur la place du village, une résurgence qui met tout de suite entre les arbres une véritable rivière.



Quant à Vienne même, ce qui a été l'attrait des derniers mois de l'année, ce sont les illuminations.

Vous savez qu'elles sont le fait du Co.Ma.Co. On ne saurait trop louer l'initiative qui a été prise. Tout au cours de l'été, la Tour de Ste-Colombe avait montré son éclat ! En décembre ce fut la ville qui, le soir, fut couverte de lumières. Votre dernier Conseil a décidé une importante participation à ces illuminations.

Pour la Primatiale Saint-Maurice, le nettoyage qui avait été commencé dans deux bas-côtés, s'attaque maintenant à la nef. Nous allons donc voir disparaître quelques siècles de poussière, et aussi la peinture bleue, semée d'étoiles dorées, qui avait enchanté bien des

yeux jusqu'alors. Mais le goût est aux choses plus simples, et les décorations peintes doivent disparaître.

La chapelle des fonts baptimaux a reçu aussi un nouveau décor. Celui qui s'y trouvait devait dater de l'époque romantique, 1840 ou 1850. C'était le faux gothique d'alors, qui avait ce mérite d'être compréhensible. Saint Jean-Baptiste versait de l'eau sur la tête du Christ. Il n'y avait pas d'hésitation ; c'était bien le baptême du Seigneur.

La cuve aujourd'hui est beaucoup plus simple. Des sculptures y sont moins compréhensibles, mais elles ont réjoui leurs auteurs, et ceux qui ont fait faire cette installation. Elles plairont, sans doute, encore pendant quelques années.

L'événement qu'il faut rappeler aujourd'hui est celui qui se passa le 24 mai 1948. Ce jour-là, le Nonce en résidence à Paris, Monseigneur Roncalli, descendait pour aller aux Saintes Marie de la Mer. Au passage, la vision de l'église, depuis le quai, l'arrêta. Il s'approcha, et il voulut voir. Le hasard le fit accueillir par le Chanoine Jullien, alors curé de Saint-Maurice, et la conversation s'engagea.

Le Nonce Roncalli est aujourd'hui, vous le savez, Jean XXIII. Ce n'est pas la première fois que Vienne et Saint-Maurice devaient avoir la visite d'un Pape. Guy de Bourgogne, devenu le pape Calixte II, le premier, en février 1119, avait été sacré dans cette église, et s'était assis sur la « cathedra » de marbre qui est au fond de l'église. Puis, Clément V au moment du concile de 1311.

Vous voyez, par conséquent, que Vienne a pu mériter, et mérite encore la visite du Saint-Père.

*
* *

Enfin, vous aurez, dans les semaines qui vont suivre la publication de notre bulletin. Il faut l'annoncer avec espoir et prudence. Les articles qui doivent y paraître sont composés ; celui de M. Charles Jaillet sur Maurice Rivière, félibre dauphinois, et beau-père de Frédéric Mistral. Nous en avons parlé le 3 décembre 1957, dans notre réunion du 1^{er} jeudi. Cet article sera intéressant puisqu'il paraît dans ce que l'on peut appeler l'année de Mireille, dans le centenaire de la publication du poème.

*
* *

Enfin, vous aurez à voter. Vous aurez à réélire, si tel est votre bon plaisir, les Administrateurs sortants, et vous aurez à approuver en second lieu les choix que votre Conseil a faits, de façon à ce qu'il soit pourvu à des sièges vacants.

Les candidats que nous vous proposons sont bien connus de vous. C'est d'abord M. Champlong qui est président du Club des Sports Montagnards. L'heureux choix qu'il a montré dans les conférences données par son club, l'initiative dont il a fait preuve, et aussi la fidélité qu'il montre depuis si longtemps aux Amis de Vienne, ont

fait désirer au Conseil d'Administration qu'il vienne s'asseoir avec les membres actuels. Nous lui sommes très reconnaissants de son acceptation, et nous sommes pleins d'espoir dans le concours qu'il nous apportera.

Nous vous proposons aussi M. Marcel Gourdant qui est vice-président de la Chambre de Commerce. C'est une double tradition que nous renouons ; d'abord celle de son père qui fut longtemps un de nos administrateurs, et qui sut en diverses circonstances nous aiguiller sur de bonnes voies, puis c'est aussi le retour parmi nous d'un membre de la Chambre de Commerce ; M. Francisque Bonnier avait été des nôtres jusqu'à sa mort, et de même M. François Vaganay, dont le mois de mars rappelle le 16^e anniversaire de sa disparition.

M. Gourdant aura donc des avis utiles à nous donner, et des souvenirs à continuer.

Enfin, nous avons fait appel à M. Terrasse. Déjà il nous a été fort utile aux réunions du premier jeudi, en nous apportant, avec M. Perrot, le concours d'appareils qui ont permis à celui qui parlait d'être entendu, pour racheter un peu l'acoustique de la grande salle de la Chambre de Commerce. C'est à ce propos là que M. Terrasse nous a fait quelques propositions, qui nous ont semblé heureuses, et dont nous voudrions pouvoir, grâce à lui, amener la réalisation.

Nous vous demandons de voir dans les choix que nous avons faits, non pas une décision prise à l'encontre de votre liberté, mais une indication pour que votre Conseil d'Administration soit davantage à la hauteur de ce qu'il doit faire.



Et voici, enfin, Mademoiselle Jossier. Nous l'avons précédemment entendue sur l'Italie. Et ce pays que nous aimions et où nous avons accroché tant de souvenirs, parfois mélancoliques, elle nous l'a fait mieux connaître et plus aimer. Elle a su réunir dans cette commune affection une troupe dont sont beaucoup d'entre nous, et Vienne a désormais son groupement de la Dante, et ses cotisants.

C'est un succès mérité.

Aujourd'hui Mlle Jossier veut nous faire connaître Troyes. Non pas Troyes, d'Homère, et dont l'emplacement fait toujours l'objet de discussions que rien ne clôt et de volumes jamais épuisés. Mais Troyes, en France, Troyes dans l'Aube.

Troyes, ville gothique, spécialisée dans son genre, abondante et variée, instructive. Troyes mérite d'être visitée, étudiée, Mlle Jossier nous y convie. C'est sa patrie. Troyenne, elle parlera de sa ville. Elle ne nous apportera que ce qu'elle a dans son cœur, ce que son savoir a réuni pour nous, et ce que ses yeux ont fixé pour nous. Car tout est de Mlle Jossier : le texte et les images. Et tout cela est inédit et a été préparé pour les Viennois. C'est un voyage bien organisé. Soyons tout à l'écoute et à la gratitude.

BREVE CHRONIQUE DE LA SOCIETE

1957

JEUDI 3 JANVIER. — Causerie de M. Joseph Batier, administrateur de la Société, sur l'*ascia*, ce signe en forme de hache si fréquemment gravé sur les inscriptions funéraires gallo-romaines dont de nombreux exemples sont conservés au Musée lapidaire.

JEUDI 7 FEVRIER. — Causerie de M. Prosper Gien, secrétaire général, sur le *Château d'Ampuis*, avec projections.

JEUDI 7 MARS. — Causerie de M. Maurice Faure, président, intitulée : « *Le voyage douloureux d'un Viennois à Lyon en 177* ». Ce fut l'histoire des Martyrs de Lyon et de Vienne : Saint Pothin, Sainte Blandine et leurs compagnons, parmi lesquels le diacre Sanctus qui était Viennois.

MERCREDI 10 AVRIL. — *Assemblée générale*, avec l'ordre du jour habituel et une conférence illustrée de splendides photographies en couleurs, de M. Félix Germain. Il en a été fait mention dans le précédent bulletin.

JEUDI 9 MAI. — Causerie de M. Prosper Gien, intitulée « *Le lion amoureux et la princesse Brouhaha* ». Historique des relations ayant existé entre François Ponsard et la célèbre Madame de Solms, née princesse Marie Bonaparte-Wyse.

SAMEDI 5 OCTOBRE. — *Sortie d'automne*, sous la conduite du président et de Mlle Andrée Jacquet, membre du conseil d'administration. Dans un très bel après-midi de soleil, visite des ruines très pittoresques de *l'aqueduc romain dans la vallée du Garon, du château et de l'église de Charly*, et de quelques *demeures anciennes de Millery* et ses environs, dont celle qui passe pour avoir abrité certains des jours si malheureux du poète Scarron, mari de la future Mme de Maintenon.

JEUDI 7 NOVEMBRE. — Causerie de M. Maurice Faure, intitulée : « *La passion de Saint Maurice* ». Récit du martyr de ce saint, patron de notre chère église primatiale, et de ses compagnons de la Légion thébaine dont il était le chef, à Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice-en-Valais), au III^e siècle. On sait que les principales scènes de cette histoire, à partir du baptême, font l'objet des cinq belles tapisseries conservées dans le chœur de ladite église.

La nécrologie de cette année-ci a été présentée dans le précédent numéro du bulletin. A son sujet, nous devons réparer une omission très regrettable.

Le 7 janvier, mourut S. Exc. Mgr Alexandre Caillot, évêque de Grenoble, dans la 96^e année de son âge, 73^e année de son sacerdoce et 40^e année de son épiscopat. Sacré évêque le 29 mai 1917, « Sa Grandeur Mgr Caillot » (comme on disait en ce temps-là) se fit sans tarder inscrire parmi les membres perpétuels de notre Société, donnant ainsi à Vienne le témoignage d'une affection qui ne se démentit jamais. Le vénéré prélat aimait à le manifester publiquement toutes les fois qu'il venait en cette ville. Il était fier de ses monuments. De la primatiale Saint-Maurice qui le vit et l'entendit si souvent, il disait : « C'est la plus belle église de mon diocèse ». Le souvenir du grand évêque que fut S. Exc. Mgr Caillot demeure et demeurera parmi nous.

1958

JEUDI 9 JANVIER. — Causerie de M. Maurice Faure sur « *Les Viennois qui furent de l'Institut* » : Pierre de Boissat, un des premiers membres de l'Académie française, les frères Lériget de Lafaye dont l'un fut de l'Académie française et l'autre de l'Académie des Sciences, et François Ponsard, de l'Académie française. Il a été rappelé que, de nos jours, un Viennois est membre de l'Institut, notre sociétaire M. Claude Grange, sculpteur, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

JEUDI 6 FEVRIER. — Causerie de Mlle Andrée Jacquet sur : *l'Archevêque Léger* (1034-1070), constructeur de l'église, « dont il subsiste d'importants vestiges..., qui est à la fois le noyau et le schéma de notre Saint-Maurice ». (M. le chanoine Pierre Cavard, dans « *Vienne la Sainte* »).

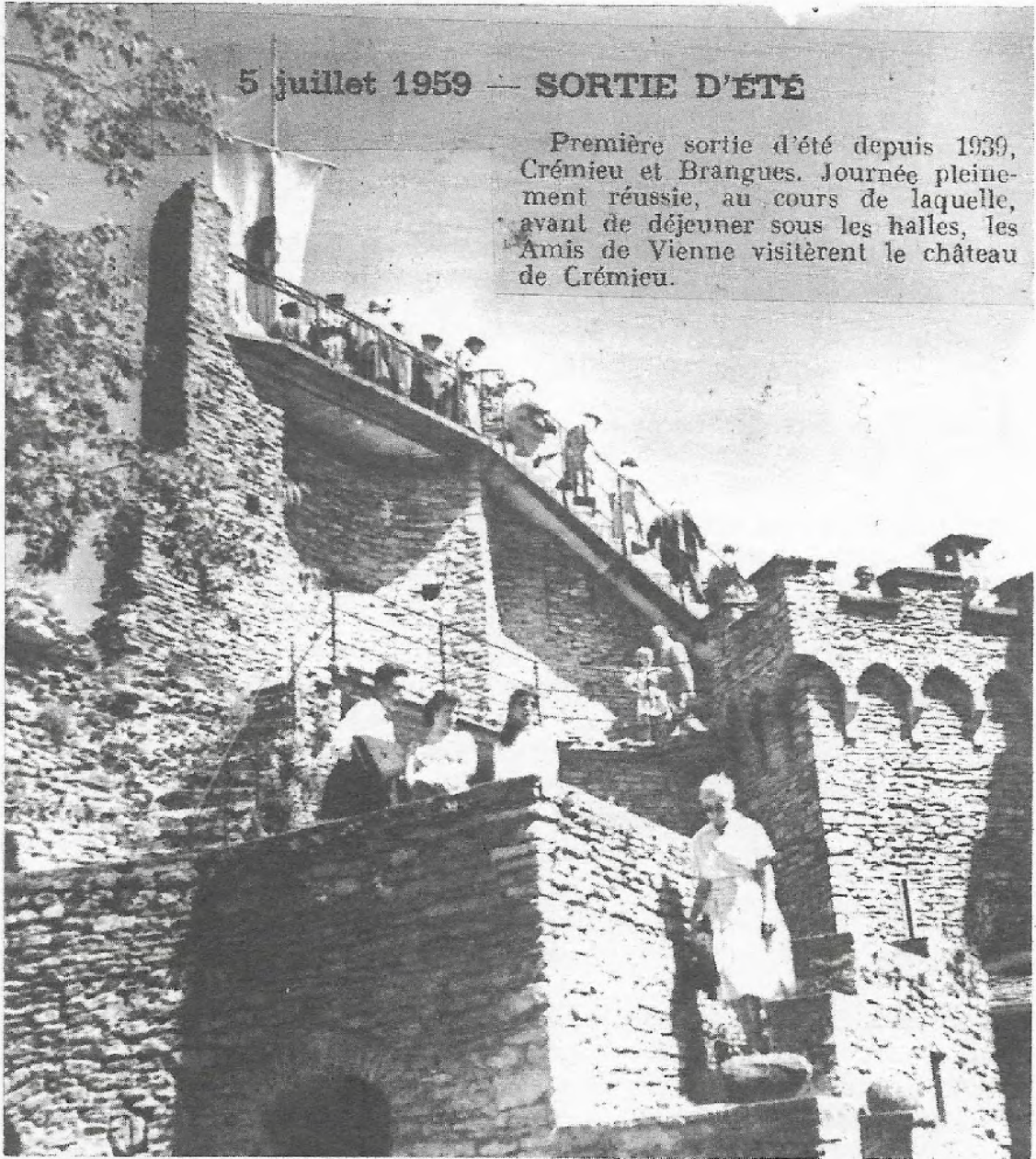
JEUDI 6 MARS. — Causerie de M. Joseph Batier, sur *les rues et les places de la ville*, avec leur nom d'autrefois et leur histoire.

JEUDI 20 MARS. — *Assemblée générale*, avec la conférence de M. Gilbert Tournier, de la Compagnie Générale du Rhône, et son très beau film en couleurs sur ce fleuve qui baigne notre ville — nous devons dire, aujourd'hui, notre district, et qu'on appelle « *la voie impériale* ». L'allocution prononcée par M. Maurice Faure, président, a été publiée dans le bulletin précédent.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE. — *Sortie d'automne*, sous la conduite du président. Visite de l'*ancien prieuré de Salaise* dont l'église conserve d'intéressantes parties, sa crypte, notamment ; de la *tour ruinée d'Albon*, berceau des comtes d'Albon, premiers Dauphins de Viennois ; des *ruines du château de Mantaille* où le comte Boson fut, en 879, proclamé roi ; enfin du *prieuré de Manthes* et de son église, avec ses vitraux et son crucifix. Partout, des explications furent

5 juillet 1959 — SORTIE D'ÉTÉ

Première sortie d'été depuis 1939, Crémieu et Brangues. Journée pleinement réussie, au cours de laquelle, avant de déjeuner sous les halles, les Amis de Vienne visitèrent le château de Crémieu.



Sur l'initiative de M. Champlong, adjoint au maire, chargé des Affaires culturelles, une école de guides a été formée, dont s'occupe plus particulièrement notre secrétaire, M. Joseph Garon.

données par le président. Le temps en cet après-midi fut très beau.

JEUDI 9 OCTOBRE. — Causerie du président intitulée : « *Le roi et la rue Boson* ». Ce fut, d'une façon générale, le développement de ce qui avait été dit en face du château de Mantaille.

JEUDI 6 NOVEMBRE. — Causerie du président sur le *Séjour à Vienne de Michel Servet*.

Nécrologie. — Pendant le cours de l'année, les membres de notre Société dont les noms suivent ont quitté ce monde, dans l'ordre indiqué :

MM. Georges Seguin, fabricant de draps ; Victor Brenier, ancien fabricant de drap ; Jean-Baptiste Gaillard, fabricant de drap et peintre fort distingué, président d'honneur du Groupe des Artistes Viennois ; Auguste Guy, notaire honoraire à St-Symphorien-d'Ozon ; Justin Ruchon, constructeur mécanicien ; Gabriel Faure, agent de change honoraire, frère du président de la Société ; Louis Jay, entrepreneur de transports ; Georges Sannejean, représentant en matières textiles ; Luc Gindre, comptable ; Emile Ruchon, ancien libraire, frère du précédent.

1959

JEUDI 5 FEVRIER. — Causerie de M. Maurice Faure, président, sur « *Le concile œcuménique de Vienne en 1311-1312* ». Le choix du sujet fut dicté par l'annonce toute récente d'un prochain concile œcuménique au Vatican, décidé par le Pape, S.S. Jean XXIII.

JEUDI 12 MARS. — *Assemblée générale*, avec une conférence de Mlle Elisabeth Jossier, vice-présidente de la Société, intitulée : « *Une ville gothique : Troyes* », illustrée de très belles photographies en couleurs. L'allocution du président démissionnaire Maurice Faure est publiée en appendice de la présente chronique.

MARDI 17 MARS. — En conseil d'administration de la Société, fut élu un nouveau président : M. Charles Jaillet.

DIMANCHE 22 MARS. — Le nouveau président inaugure ses fonctions en participant à la *réception des congressistes de la « Franco-British Society »*, conviés à Vienne par le président de la section viennoise de l'Association France - Grande-Bretagne », M. Georges Abert, premier adjoint de la ville. Dans l'allocution prononcée à l'issue du banquet, le président Charles Jaillet a indiqué comment Vienne eut des attaches avec l'Angleterre à travers les siècles d'histoire : « Tout tourne, a-t-il déclaré, autour de Cantorbéry ou Canterbury, selon qu'on dit le nom en français ou en anglais ». Et de citer le chanoine de Vienne Etienne de Montluel, devenu archidiacre de Cantorbéry à la suite de l'élévation de l'évêque de Valence Boniface de Savoie au trône archiépiscopal de Cantorbéry, vivant un quart

de siècle en cette ville, puis revenant mourir à Vienne, le 4 août 1268, archidiacre sous le grand pontife que fut Jean de Bernin. Dans le précieux manuscrit du « *Mistral des Comtes de Vienne* », en langue vulgaire de la seconde moitié du XIII^e siècle, est cité : « Pierre, neveu de l'archidiacre de Cantorbéry ». Enfin, M. Jaillet parla de S. Thomas Becket, encore connu sous le nom de S. Thomas de Cantorbéry, d'après ce qu'en a dit M. le chanoine Cavard, dans son livre « *Vienne la Sainte* ». La tradition viennoise dit que cet archevêque de Cantorbéry, au temps de son exil (1167-1170), vint à Vienne et qu'il donna trois statues de pierre au portail de l'Hôtel-Dieu (le Christ, la Vierge, S. Paul). En reconnaissance, chaque année, la fête de S. Thomas, martyr, (29 décembre), était jour de solennité à l'Hôtel-Dieu. Le prédicateur de l'Avent prononçait le pagnégyrique de S. Thomas de Cantorbéry qui équivalait aussi à un sermon de charité.

SAMEDI 11 AVRIL. — Visite des *fouilles de l'ancien hôpital*, avec explications fournies par M. Joannès Ruf, conservateur des musées, chargé des fouilles, et administrateur de la Société.

SAMEDI 2 MAI. — Nouvelle réunion de plein air dans le même lieu. Exposé du président sur « *la Maison des Canaux* », « *la Tour d'Orange* » et ses prisonniers célèbres : les princes d'Orange et « *la belle de Limeuil* ». Déplacement ensuite jusqu'à l'ancien *Odéon*, en cours de dégagement. Explications données par M. Joannès Ruf.

SAMEDI 6 JUIN. — Sous la conduite du président, visite des ruines du « *Palais du Miroir* » à Saint-Romain-en-Gal ; puis, à Sainte-Colombe, de l'ancien *couvent des Cordeliers* (église et cloître, avec explications des épitaphes et du beau groupe en marbre blanc représentant S^e Anne instruisant la S^e Vierge), de la *tour Philippe de Valois* et de la *maison de la viguerie*, du *quai*, enfin du *couvent des dames nobles bénédictines*.

DEBUT DE JUIN. — Publication, dans le n^o 4 de la revue « *Reflets Viennois* », d'un article du président, intitulé : « *Un troisième centenaire à marquer : Les Recherches sur les Antiquités de Vienne par Nicolas Chorier* », avec reproduction en fac-similé et en vraie grandeur de la page titre et de la première page du texte principal de ce livre de base, de ce livre irremplaçable pour l'étude du long passé viennois.

DIMANCHE 5 JUILLET. — *Sortie d'été* ; pour la première fois depuis la guerre, d'une journée complète. Temps splendide. Voici quel en fut le programme : le matin, réception en l'hôtel de ville de *Crémieu*, par M. Célestin Curt, maire de la ville et M. Michel Péju, secrétaire-général fondateur du « *Groupe d'études historiques du Bas-Dauphiné* », publiant la revue « *Evocations* ». Exposé de M. Péju intitulé : « *Quelques siècles d'histoire de Crémieu* ». Ensuite, visite commentée de la ville (le couvent des Augustins, les portes,

les vieilles rues, le château delphinal et ses panoramas, l'hôpital). Repas sous les halles, excellemment servi par M. Albert Giroud, à l'issu duquel prirent la parole le président Jaillet et M. le maire Curt (devenu membre de notre Société). L'après-midi, visite du *château de Dizimieu* avec exposé du président Jaillet, et du *château de Serrières* de Trept, avec exposé de M. Péju. A *Brangues*, dans le parc du château, moment de recueillement sur *la tombe de Paul Claudel*. Lecture, par le président, du poème « *La Vierge à Midi* » qui passe pour avoir été composé à Brangues. Enfin, encore dans cette localité, visite de *la maison des Michoud de la Tour*, où se déroula le drame dont Stendhal a tiré le sujet de son roman « *Le Rouge et le Noir* », sur lequel notre secrétaire-général Prosper Gien sut dire des détails fort captivants.

SAMEDI 3 OCTOBRE. — *Sortie d'automne*, dans l'après-midi, avec un temps digne de la sortie de Crémieu et Brangues. *Roussillon* : réception par les dirigeants du Syndicat d'Initiative. Sous la direction d'un Viennois, M. l'abbé Gadriol, curé-archiprêtre de Roussillon, visite du château du Cardinal de Tournon, avec la salle dite de l'Edit, de l'église, des ruines du château médiéval, des vieilles maisons. *Saint-Maurice-de-l'Exil* : réception avec vin d'honneur par M. le Maire, un Viennois encore : M. Capriot. Visite de l'église, avec explications données sur les peintures modernes par leur auteur, M. Robert Dugas. Au cimetière, hommage rendu, par le dépôt d'une gerbe de fleurs et une allocution du président Jaillet, à Maurice Rivière, félibre dauphinois, dont la vie et l'œuvre ont été racontées dans le précédent bulletin. *Saint-Alban-du-Rhône* : visite de l'ancien prieuré. Réception par M. le curé, un troisième Viennois : M. l'abbé Gonon. Explication par le président. *Condrieu* : visite de l'hôtel de la famille de Villars. Réception par Mlle Lafaye, Viennoise d'origine (son père fut médecin en notre ville). Visite des belles pièces de l'immeuble construit par cette famille qui eut tant d'attaches avec Vienne. Remarquables peintures des plafonds à la française.

SAMEDI 7 NOVEMBRE. — Visite du *cimetière de Vienne*, sous la conduite du président, et sous... la bise (plutôt froide). La convocation imprimée comportait les lignes suivantes : « Cher Sociétaire. Pour la sixième fois depuis ce printemps dernier, nous vous convions à une réunion de plein air. Elle aura lieu l'après-midi du samedi 7 novembre et aura pour objet la visite du cimetière de notre ville. En ce mois consacré au souvenir des défunts, il nous a semblé bon, pour les « Amis de Vienne » d'évoquer ensemble celui de ceux qui, avant nous, et parfois, bien avant la fondation de notre Société, furent des « amis de Vienne ». Certains d'entre eux ont leur nom inscrit aux angles de nos places ou de nos rues. Tous ont droit à nos hommages de fidélité et de reconnaissance ». Les « Amis de Vienne » qui, « malgré une bise aigre sur le plateau », après l'exposé sur les origines du cimetière, suivirent le président jus-

qu'au bout du périple auquel ils avaient été conviés dans la nécropole viennoise, se déclarèrent très satisfaits de cette « promenade-souvenir » qui leur permettait de « visiter les tombes des Viennois qui illustrèrent leur petite patrie », selon les expressions d'un des journaux régionaux qui, tous, avec beaucoup d'aimable complaisance, savent donner, de nos activités, des compte-rendus exacts.

JEUDI 3 DECEMBRE. — En soirée, séance de *projections photographiques* consacrées aux dernières sorties d'été et d'automne, photographies en noir ou en couleurs, dues au talent d'un de nos jeunes sociétaires, M. Jean Perriolat. Ceux qui avaient été de ces journées d'amitié viennoise loin de notre ville ont pu les revivre de cette manière et ceux qui avaient été empêchés d'en être ont été heureux d'y participer à retardement. En fin de séance, une série de photographies en couleurs sur Vienne ont été projetées. Comme en une apothéose, la dernière représentait une vue de la cathédrale Saint-Maurice, un soir d'orage, sous un merveilleux éclairage céleste, avec un bel arc-en-ciel.

Dans le cours de l'année, nombreux ont été les accueils auxquels notre Société a participé en la personne de l'un ou de l'autre des membres de notre conseil d'administration, de M. Joseph Garon, plus particulièrement. Nous ne citerons ici que les suivants, parce qu'ils revêtirent une certaine solennité : le 25 août, réception des jeunes gens d'Esslingen, ville allemande « jumelée » avec Vienne ; le 11 septembre, congrès du « Latin vivant » ; le 28 novembre, visite des membres du « Lions Club » d'Aschaffembourg (Allemagne), invités par les membres viennois du même club.

La liste nécrologique de cette année comprend les noms suivants : Mme Jules Bouvier, petite-fille de Victor Faugier, veuve de notre ancien président ; MM. Jean Gleyzolle, ancien banquier, qui fut de nombreuses années le dévoué trésorier de notre société et avait été quelques mois avant sa mort, élu membre d'honneur du conseil d'administration ; Alexandre Godon-Dalbègue, entrepreneur ; Jean Aubry, magistrat ; Victor Vaudaine, ancien notaire ; Lucien Guerrier, ingénieur ; Hippolyte Léty, le grand peintre viennois, appelé « le chantre du Rhône » ; Félix Velay, pharmacien.

1960

JEUDI 7 JANVIER. — Causerie de M. Prosper Gien, intitulée : « *Monsieur Mourguet, saltimbanque* ».

JEUDI 4 FEVRIER. — En soirée, conférence, annoncée sous le titre suivant : « *Un récit historique du Viennois Pierre de Boissat : Le siège du Pouzin (1622)*, présenté et commenté par M. André Sambourg, professeur de Lettres ». En prélude, les principaux épisodes de la vie de l'académicien racontés par le président Jaillet,



M. l'Abbé Gadriot, curé-archiprêtre de Roussillon guide les Amis de Vienne, lors de la visite de son église



M. Capiot, maire de Saint-Maurice-l'Exil, tint à accueillir les Amis de Vienne venu, visiter l'église paroissiale où sont d'admirables peintures de Robert Dugas, et se recueillir sur la tombe du félibre Maurice Rivière.



Quai Saint-Louis, les Amis de Vienne écoutent leur président leur parler du quartier du Gauchon et de son histoire.



Les Amis de Vienne visitent la crypte de Saint-Sévère

d'après le livre du professeur Camille Latreille. Le texte de la conférence est publié dans le présent bulletin.

LUNDI 28 MARS. — *Assemblée générale* avec l'ordre du jour habituel : rapport financier, rapport moral par le président sur les activités depuis la précédente assemblée générale, élection de cinq membres du conseil d'administration : MM. Charles Jaillet, président, Pierre Frécon et Paul Michalon, vice-présidents, Joseph Cottaz et Joseph Garon, administrateurs sortants, ont été réélus. Conférence de M. André Latreille, doyen honoraire de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lyon, fils du professeur Camille Latreille et d'une Viennoise, sur le sujet intitulé : « *Au lendemain de la bataille de Québec (1759). L'essor du Canada français* », avec un film en couleurs et sonore : « *La voie maritime du Saint-Laurent* », prêté par l'Ambassade du Canada à Paris.

SAMEDI 2 AVRIL. — *Visite de l'intérieur de la primatiale Saint-Maurice* après les travaux de nettoyage de la partie la plus proche des portails et avant la remise en place des bancs, ce qui a permis d'admirer l'édifice dans toute sa beauté nue. Explications données par M. Maurice Faure, président d'honneur.

SAMEDI 23 AVRIL. — En soirée, conférence de M. Desaye, de la Société des Amis du Vieux Saillans (Drôme), sur « *Die à l'époque romaine et à l'époque médiévale* » où furent indiqués, notamment, les rapports ayant existé entre Die (*Dea Augusta*) et Vienne. Photographies de M. Hansli, projetées pour illustrer cette intéressante conférence.

SAMEDI 7 MAI. — *Visite de l'extérieur de Saint-Maurice*, avec explications de M. Maurice Faure ; et de l'ancienne *prison*, sous la conduite du président. Récit de l'évasion du plus célèbre des détenus qui y furent enfermés : Michel Servet. De la cour d'une maison ancienne dont l'entrée est rue de Bourgogne, les visiteurs ont pu se rendre parfaitement compte de la manière par laquelle, le 7 avril 1553, Servet s'échappa, ainsi que M. le chanoine Cavard l'a exposé dans son livre consacré au procès de cet hérétique fameux.

SAMEDI 8 OCTOBRE. — La sortie d'été qui avait été prévue pour une journée complète dans la vallée de la Drôme, n'ayant pas pu avoir lieu, faute d'un nombre suffisant d'adhérents, la *sortie d'automne* s'est faite à *La Côte-Saint-André*, dans un après-midi. Visite de la maison natale d'Hector Berlioz et de son musée dont les honneurs furent faits par le conservateur, Mme Brunet-Manquat et M. Moulin, adjoint au maire de la ville, qui sut animer de façon remarquable les documents historiques que renferme ce musée, et évoquer, par eux, les épisodes principaux de la vie du grand compositeur romantique. Quelques œuvres de celui-ci, extraites de la discothèque, par les soins de Mme Villemagne, furent écoutées avec bonheur. Visite des halles, de l'église, avec rencontre du curé-archi-

prêtre originaire de Vienne, M. l'abbé Vanier, de quelques vieilles maisons, enfin des pièces principales du château (actuellement Lycée Hector Berlioz), avec leur cheminée monumentale et leurs boiseries peintes. Au retour, arrêt à *Penol*. Visite de l'église comportant des parties intéressantes (abside et portail pré-romans). Avant la dislocation, coup d'œil magnifique sur les montagnes de Grenoble éclairées par le soleil couchant.

MARDI 13 DECEMBRE. — Conférence de M. Adrien Bruhl, doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lyon, sur *Vienne et ses rapports avec Lyon à l'époque gallo-romaine*.

Au *nécrologe* de la Société, se trouvent inscrits, en cette année : Mme Félix Marié, belle-mère de notre président d'honneur M. Maurice Faure ; MM. Paul Doyon, rentier ; Pierre David, ancien inspecteur de l'Enregistrement ; Jean Bally, ancien industriel ; Louis Chapuis, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, ancien conseiller municipal ; Claude Maisonneuve, ancien fabricant de drap ; l'abbé Léon Champon, aumônier à Saint-Maurice-de-l'Exil, ancien vicaire à St-André-le-Bas ; Sernin Dauzat, ancien inspecteur de l'Enregistrement ; Louis Charnay, fabricant de drap ; Hippolyte Barjon.

1961

JEUDI 9 FEVRIER. — Conférence, avec projection de photographies en couleurs, de Mlle Elisabeth Jossier, sur *Provins*.

JEUDI 16 MARS. — *Assemblée générale* comportant l'ordre du jour habituel : rapport financier (à noter, aux dépenses, la subvention de 250 NF offerte au COMACO (Comité de manifestations en faveur du commerce local) pour l'éclairage des monuments pendant le mois de décembre) ; rapport moral par le président sur les événements depuis la précédente réunion semblable ; élection de quatre membres du conseil d'administration : Mlle Jossier, vice-présidente, Mlle Jacquet, MM. Batier et Dafry, administrateurs sortants, ont été réélus. Conférence de M. Louis Jasseron, vice-président de la Société des Amis de Lyon et de Guignol, présentée sous le titre : « *Comment s'est constitué le Centre ferroviaire de Lyon* ». A signaler la très intéressante intervention de M. le Dr Maurice Chapuis, maire de Vienne et membre de la Société, pour demander aux « Amis de Vienne » de dresser un inventaire détaillé des choses présentant un certain caractère artistique et archéologique digne d'être considérées au moment de l'élaboration d'un plan d'urbanisme, afin qu'elles puissent être conservées dans la mesure du possible, M. le Maire spécifia qu'il faudrait commencer le travail par le quartier dit de Cuvrière et du Gauchon.

SAMEDI 15 AVRIL. — Visite, sous la conduite du président, du quartier ci-dessus nommé, comprenant l'historique du pont de Gère,

la voie ferrée et les tunnels, les usines de *l'île du Gauchon* où se trouvaient autrefois les Moulins des Quatre appartenant au Chapitre de St-Maurice ; *les vieilles rues, le vieux pont de St-Martin* et son cadre ; de ci, de là, quelques *cours de maisons anciennes intéressantes*, dont l'une, surtout, est à retenir en raison de sa colonnade et de sa loggia. Sur la rive droite de la rivière, visite de la *crypte de St-Sévère*, à peine connue des Viennois et très impressionnante, à laquelle on accède par les dépendances de ce qui fut autrefois l'Hôtel de la Mule blanche ; enfin, de l'extérieur de la grande maison de la *Commanderie de Saint-Antoine*. Périple gêné par la pluie dans sa première moitié.

SAMEDI 13 MAI. — *Sortie de printemps, à l'abbaye de Saint-Antoine-en-Viennois et au prieuré de Marnans*. Bel après-midi. Comme guide dans la grande église abbatiale et ses trésors artistiques, la diserte Mlle Marguerite Surret de Montbel ; dans l'église prieurale, le président de la Société.

SAMEDI 10 JUIN. — *Inauguration de la plaque commémorative de Laurent Mourguet*, avec la collaboration de la Municipalité et de la Société des Amis de Lyon et de Guignol. Cette cérémonie fait l'objet d'un article du présent bulletin.

SAMEDI 7 OCTOBRE. — *Sortie d'automne à Lyon*. Réception par M. Louis Jasseron, vice-président de la Société des Amis de Lyon et de Guignol. Historique de la place Bellecour, de l'hôtel construit par Gérard Désargues, l'ami de Pascal, du pont Tilsitt ; arrêt devant le monument à Laurent Mourguet (indication, donnée par le président Jailliet qui la tenait de Prosper Gien, de la participation à la sculpture de ce monument de notre distingué concitoyen Claude Grange, tout jeune encore et « se faisant la main »). Visite de la primatiale Saint-Jean et audition de la célèbre horloge astronomique ; des vieilles rues, des vieilles maisons et des vieux hôtels du quartier Saint-Jean, dont certains sont fort remarquables ; des fameuses « traboules » ; de l'ancienne Loge du Change. Dislocation devant la maison dite de Henri IV, après les remerciements chaleureux du président à M. Jasseron pour ses exposés, toujours très clairs et très vivants, à travers « *le Vieux Lyon* ».

Les Viennois ont pu prendre une leçon des Lyonnais sur la façon dont on peut mettre en valeur un quartier séculaire et y aménager des magasins de vente attrayants dans lesquels le moderne se marie à l'ancien, et redonner, aux rez-de-chaussée, notamment, leur cachet d'origine dû, généralement, à de grands et gracieux arceaux que, pendant plusieurs dizaines de lustres (et sans aucun lustre !) des boiseries quelconques avaient cachés.

JEUDI 9 NOVEMBRE. — Causerie de M. Eugène Dyant, président honoraire de la Chambre de Commerce, sur son « *Voyage au delà*

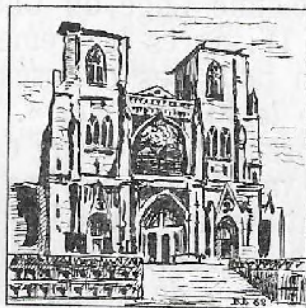
du « rideau de fer », illustrée de photographies en couleurs projetées sur l'écran par Madame Dyant.

MARDI 12 DECEMBRE. — Conférence de M. R. Vallentin du Cheylard, avocat, membre de l'Académie delphinale, sur « *Les grandes voies de la civilisation* ».

Comme dans les années précédentes, notre société a participé à de nombreux accueils faits aux visiteurs, étrangers à notre ville. Les élèves de « l'Ecole des Guides », initiative due à notre administrateur, M. Armand Champlong, adjoint au maire chargé des affaires culturelles et à laquelle s'est attachée notre administrateur, M. Joseph Garon, se sont employés à faire connaître aux visiteurs ce qu'ils avaient appris de leurs aînés. Citons seulement ici la visite-éclair le 13 mai de 300 pèlerins du diocèse de Lille se rendant à Lourdes et auxquels il a fallu, par équipes, donner « en un temps record » un aperçu des richesses de Vienne ; la réception, le 24 juillet, des jeunes Allemands d'Esslingen et des jeunes Anglais de Neath (Pays de Galles), venus en séjour en notre ville et sa région, au titre des « échanges culturels » ; les jeunes Italiens d'Udine n'étaient pas encore arrivés. Les représentants de ces trois villes étrangères jumelées avec la nôtre se retrouvèrent avec nous dans la soirée amicale de clôture, le 4 août.

La nécrologie de l'année comprend les noms de : Mme Robert Tremeau, Mme Félix Curtaud, belle-mère de notre administrateur M. Marcel Gourdan, MM. le Dr Cuny, Gustave Gonon, ancien directeur d'assurances, Victor Curtaud, maître apprêteur de draps, Edouard Broduriès, chef de service, et l'abbé Pierre Calès, le célèbre peintre.

Ch. J.



10 juin 1961 — POSE D'UNE PLAQUE SUR LA MAISON
OU MOURUT LAURENT MOURGUET



Rue des Clercs, devant la maison où vécut et mourut Laurent Mourguet
la foule amusée écoute M. Ernest Neitchauser



Au cours de la réception à l'Hôtel-de-Ville, M^e Pierre Frécon,
vice-président de la Société, prononce une allocution de circonstance.

POSE D'UNE PLAQUE SUR LA MAISON DE LAURENT MOURGUET

Nous connaissons par un ouvrage documenté, dû au secrétaire général des Amis de Vienne, M. Prosper GIEN, la vie tourmentée de Laurent MOURGUET, le père de Guignol et de Gnafron. Il y relate notamment, les dernières années de ce génial improvisateur, qui voulut les passer dans notre ville, jusqu'à sa mort en 1845. La Société des Amis de Vienne saisit cette circonstance pour prendre contact avec la Société des Amis de Lyon et de Guignol, afin d'honorer le souvenir de MOURGUET. Il fut décidé que ces deux groupements se réuniraient pour l'édification d'une plaque sur la maison de la rue des Clercs où MOURGUET vécut et mourut.

Le 10 juin 1961 la cérémonie d'inauguration eut lieu en présence de M. le Dr CHAPUIS, Maire de Vienne, entouré de ses adjoints, du représentant de M. PRADEL, Maire de Lyon et de nombreux Viennois et Lyonnais, membres des deux Sociétés.

La plaque, très simple en pierre, gravée en belle romaine, est apposée au-dessus de la porte d'entrée de l'immeuble portant le n° 25 de la rue des Clercs. Nous en donnons la reproduction.

La réunion commença devant la plaque par un propos de M. NEICHTHAUSER, descendant direct de MOURGUET, qui anima, marionnette en mains, son récit où fleurissaient quelques-unes des répliques les mieux venues de Guignol, dites avec l'accent de canut de la Grand-Côte.

Puis les assistants se transportèrent dans le grand Salon de l'Hôtel-de-Ville où la Municipalité offrait à tous des coupes d'un viognier qui aurait ravi Gnafron, M. Pierre FRECON au nom de la Société des Amis de Vienne, M. Louis JASSERON, au nom de la Société des Amis de Lyon et de Guignol, M. CHAMPLONG, adjoint, au nom de la Municipalité de Vienne, et M. PICHON, au nom de la Mairie de Lyon, prirent la parole pour évoquer à l'occasion de cette fête, les rapports étroits existant entre les deux villes où les souvenirs anciens et le développement actuel s'unissent pour montrer la nécessité de resserrer leurs liens au point de vue économique et dans les manifestations culturelles.

Voici le texte de l'allocution prononcée par M. Pierre FRECON, Vice-

président de notre Société, qui dut remplacer M. Charles JAILLET, président, malheureusement absent de Vienne à cette période :

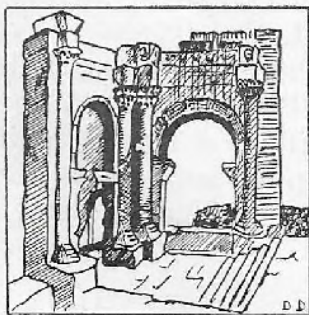
Un voyage qu'il n'a pu remettre vous prive d'entendre aujourd'hui le Président Charles Jaillet. Il fut à l'origine du projet né de la collaboration de la Société des Amjs de Vienne et de la Société des Amis de Lyon et de Guignol, de perpétuer à Vienne, le nom de Laurent Mourguet par l'apposition d'une plaque rappelant son séjour. Notre sociétaire Prosper Gien nous a tracé, dans une excellente biographie, les étapes tourmentées de l'existence de cet artiste modeste. Passant du métier de tisseur à celui de forain et même d'arracheur de dents, il mit à profit ses dons d'observations pour noter des types du milieu lyonnais puis il créa de toutes pièces un genre théâtral dont il composait les répliques savoureuses et sculptait les visages dans le bois.

Mais ce que n'a pas pu nous dire Prosper Gien, c'est pourquoi il se décida vers 1840, âgé déjà de 70 ans, à quitter les lieux de son inspiration et à venir habiter notre Ville, où il ne devait vivre que cinq ans. Fut-il séduit par le site ? Il arriva par le bateau, admira au dernier tournant du fleuve la Ville étagée sur ses collines, que chante Mistral dans le Poème du Rhône. La vue était bien bornée de cette rue des Clercs, aux maisons déjà centenaires, à l'époque, et qui lui donnèrent des mécomptes puisque le plancher de la salle s'écroula au cours d'une représentation. Il fut épargné, car son théâtre se trouvait sur la partie restée en l'air. On trouva une nouvelle salle, et il vint habiter à côté, dans la maison portant actuellement le n° 25, où il mourut.

Au cours de ses nombreuses tournées, il s'était arrêté maintes fois à Vienne avec son castelet ; il s'y était fait des amis et il avait vite reconnu que le caractère de ses habitants rappelait ceux qui lui avaient servi de modèle. Le vieux tisseur viennois est empreint de bonhomie, de philosophie et d'une certaine malice. Il n'est pas jusqu'à l'accent du terroir qui ne se rapproche de celui du canut ; les expressions du langage familier sont souvent identiques, si bien que nulle part ailleurs le répertoire de Guignol n'avait plus de succès.

Laurent Mourguet serait heureux de contempler ce soir le groupe d'admirateurs qui fête son souvenir. Il accueillerait avec étonnement cet hommage, entouré de ses marionnettes allongées devant lui, au repos, immobiles. Surtout il sourirait quand il verrait que notre cérémonie ne ressemble pas à une dernière répétition. Car voici que les petits personnages se dressent, ils s'agitent parmi nous, ils animent les silhouettes si finement fixées par le peintre Fargeot qui voulut, lui aussi, finir ses jours à Vienne.

Cent vingt ans après la mort de leur créateur, Madelon épingle son bonnet, Gnafron enfonce son vieux chapeau, Guignol reprend son bâton, ce bâton qui réjouit nos gones, mais les grandes personnes aussi lui trouvent du bon. Un penseur contemporain de Mourguet n'a-t-il pas dit : « Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton ». Les voilà repartis pour la gloire, fidèles compagnons de notre bonne humeur, soutenus dans leur aventure prodigieuse par la ferveur des « Amis de Guignol ».



"APOLLON PYTHIEN"

"LA BELLE ERAGONNIERE"

A la mémoire d'Albert Naudin

pour son rôle dans la vie de la
société française

ETUDES ET TEXTES

“ APOLLON PYTHIEN ”
ou “ LA BELLE FERRONNIERE ” ?

A la mémoire d'Albert VASSY.
pour tout ce que Vienne doit à cet
archéologue viennois.

Dans la dizaine d'années par laquelle commença notre vingtième siècle, le touriste qui arrivait à Vienne pour visiter cette ville, — à moins qu'il ne fût possesseur d'une « voiture à pétrole » (c'était l'expression officielle), cas assez rare, — avait emprunté le chemin de fer, et il descendait de wagon en gare, avant ou après les deux noirs tunnels qui caractérisent la traversée de Vienne. Si l'arrivée se faisait de nuit, comme la cour de la gare était fort mal éclairée, le mieux pour le voyageur était d'accepter l'invitation de la voiture à cheval de l'Hôtel du Nord (que les Viennois appelaient l'Hôtel César, du prénom de son propriétaire : M. César Chaix), ou bien, si l'aspect de ladite voiture lui semblait présager un gîte et un couvert au-dessus de sa condition, il devait se hâter vers l'Hôtel de la Poste (que les mêmes Viennois appelaient, généralement, l'Hôtel Servoz, puis l'Hôtel Rougelet, du nom de ses propriétaires successifs), situé à quelques minutes seulement de la gare. Si l'arrivée se faisait de jour et si le touriste voulait tout de suite avoir un premier contact pédestre avec les artères de la ville, que ce soit pour se rendre à l'un ou à l'autre des hôtels, après avoir traversé le square de la gare (qui devait disparaître de 15 à 20 ans plus tard, au moment où l'on éleva le Monument aux Morts et à la Victoire), le touriste entraînait sur le cours Romestang et il le suivait, dans sa partie ou dans son tout, selon qu'il descendait à l'Hôtel de la Poste ou à l'Hôtel du Nord, place de Miremont. Dans le second cas, il passait devant la papeterie-librairie Raffin, située en ce qui était alors le n° 4 du cours et qui était le seul magasin de ce genre dans cette importante artère de la ville. (Actuellement, l'emplacement en est occupé par un magasin d'épicerie et de comestibles). Puisqu'il était un touriste, il se comportait comme tel : il entraînait dans la librairie ; il demandait s'il existait une brochure sur la ville ; on lui offrait la « *Publication de la Société des Amis de Vienne, Vienne et ses environs. Guide illustré du touriste avec plan de la ville* », portant le nom des imprimeurs-éditeurs : Ogeret et Martin, 12 et 12 bis, place du Palais, ou Henri Martin, même adresse, avec la date de 1904 ou de 1907, selon qu'il s'agissait de la première ou de la seconde édition. Le touriste donnait 60 centimes, pour

avoir la brochure. Puis il achetait des cartes postales illustrées, en pleine vogue en ce temps-là, beaucoup plus en faveur qu'à notre époque, quoiqu'on puisse en penser. Le papetier-libraire Raffin avait édité une série importante de ces cartes postales qui reproduisaient des photographies de la ville et de ses monuments, voire quelques détails de ceux-ci. Le n° 17 de la série avait cette légende : « VIENNE. — Musée Lapidaire/Sculpture du XVI^e siècle. — La Belle Ferronnière ». Tout de suite conquis par la beauté de l'objet, le touriste se promettait de visiter le Musée lapidaire et d'aller y contempler « La belle Ferronnière ». Il consultait le « guide illustré » publié par la Société des Amis de Vienne, au chapitre « église Saint-Pierre (Musée lapidaire) », et il lisait les lignes suivantes : « A droite de l'abside, à la suite du latéral S., la chapelle de Poisieu, construite du XIII^e au XV^e siècle par la famille de ce nom, dont deux membres furent archevêques de Vienne au XV^e siècle, contient les antiquités du Moyen-Age et du XVI^e siècle (en voie de classement). On y remarquera principalement, dans la 1^{ère} travée à droite de l'entrée, un délicieux buste de jeune femme du XVI^e siècle, et, dans la suivante, le tympan de l'ancienne porte de Saint-Pierre (XII^e siècle), représentant le saint tenant les deux clefs symboliques ». Le « délicieux buste de jeune femme », c'était cela qu'on appelait : « La belle Ferronnière ». Pourquoi ?

Nous pensons que le lecteur du présent article a déjà vu l'objet — lequel est devenu, pour lui comme pour l'auteur, le sujet — attendu qu'une excellente photographie illustre ledit article. Aussi, a-t-il, dès maintenant, remarqué qu'il s'agit d'un médaillon dont le personnage est sculpté en haut-relief. La jeune femme ressemble beaucoup à une autre jeune femme dont le portrait est, précisément, connu sous le nom de « La Belle Ferronnière ». C'est un des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci qu'on admire dans une des salles du Musée du Louvre, non loin de cet autre chef-d'œuvre du même génial artiste de renommée universelle qu'on appelle « La Joconde ».

On avait voulu voir en cette jeune femme-là une des maîtresses de François I^{er}, mais les renseignements donnés sur elle sont tellement imprécis, même contradictoires, que l'histoire n'accepte pas l'existence de cette favorite. Elle aurait été femme d'un bourgeois ou d'un avocat au Parlement du nom de Le Ferron, a-t-on écrit. Avoir avancé une telle explication dénote, de la part de celui qui le fit, d'abord, et de ceux qui l'acceptèrent, ensuite, une grande méconnaissance de la philologie. Une femme qui, au XVI^e siècle, aurait été l'épouse d'un nommé Le Ferron se fût appelée « La Ferronne » et non pas « La Ferronnière ». « La Ferronnière » est le féminin de « Le Ferronnier » ; la ferronnière était la femme du ferronnier. On se trouve ici, dans le même cas que celui d'une femme célèbre, la poétesse lyonnaise Louise Labé (1526-1566), surnommée « La belle Cordière » parce que son mari, Ennemond Perrin, était cordier.

On admet, maintenant, que le tableau de Léonard de Vinci représente Lucrezia Crivelli, maîtresse de Ludovic Sforza, dit le More, duc

de Milan (1451-1458), et qu'il a été peint vers 1497, donc à l'époque même où l'artiste peignait, dans le réfectoire du Couvent dominicain de Sainte-Marie des Grâces, *la Cène* fameuse. La duchesse Béatrice était morte, et cette Lucrezia avait donné au duc un fils naturel.

On sait que ce fut en 1505 que Léonard peignit « *La Joconde* », achetée par François I^{er}, et que c'est le portrait de Mona Lisa, Napolitaine, troisième femme de Zanobi dei Giocondo. De « *La Joconde* », un écrivain des arts, Louis Hourticq, a écrit les lignes suivantes : « *On a été amoureux d'elle à travers les siècles. On a dit tout ce qu'il était possible de dire sur son sourire : qu'il était frappant de vérité aussi bien qu'irréel et surnaturel. Cette figure si divinement estompée se dresse devant les rochers fantastiques et les méandres clairs, sur les fonds brouillés de bitumes et de bleus pâles chers à Léonard de Vinci qui la rendent encore plus immatérielle et mystérieuse* (1) ». Rien de tel dans le portrait de Lucrezia Crivelli. La jeune femme porte son buste au-dessus d'un appui et se détache sur un fond uni. Sa beauté est calme, discrète, réservée. Quand même, il y a du mystère dans le regard, un peu de celui de Mona Lisa. Les atours de Lucrezia sont d'une élégance de bon aloi. Puisqu'une photographie reproduit le tableau, nous laissons au lecteur... ou à la lectrice le soin de voir en détail. Nous ne voulons citer ici que le collier et la coiffure. La chevelure, divisée par le milieu, cache les tempes et les oreilles. Le front haut est barré par un cordonnnet qui retient un joyau dans son milieu. C'est cet ornement frontal qu'on appelle une « *ferronnière* », précisément parce qu'on le voit dans le tableau de Léonard de Vinci que l'on avait cru être le portrait de « *La belle Feronnière* ». Une résille enveloppant le sommet de la tête et descendant le long de la nuque achève la coiffure.

« *La belle Feronnière* » du Musée lapidaire de Vienne, elle, porte aussi un collier, mais ce n'est plus un long cordon enroulé autour du cou et noué sous le décolleté de la robe, mais une chaînette de métal qui pend des gracieuses épaules nues et supporte un joyau de même métal ornant le sillon de la gorge largement découverte. La coiffure est assez différente de celle de « *La Belle Feronnière* » du Musée du Louvre. Si la chevelure cache aussi les tempes et les oreilles, la résille est remplacée par une sorte de bonnet agrémenté de plumes. La « *ferronnière* » est constituée par un cordonnnet retenant le bijou en forme de cœur.

Mais pourquoi cet « air penché », ces yeux mi-clos ? N'a-t-on pas l'impression, en regardant le buste de la belle jeune femme, qu'elle serait en proie à quelque souffrance physique ou morale ? Et c'est ici que la légende de « *La belle Feronnière* » fournirait une explication à l'attitude que le sculpteur a voulu donner à son personnage. La légende, donc, rapporte que, le mari, pour se venger de Fran-

(1) *Encyclopédie des Beaux-Arts*, 1925, t. II.

çois I^{er} qui avait séduit sa femme, s'inocula à dessein le virus d'une maladie qui était mortelle à cette époque, afin que son infidèle épouse la communiquât, sans qu'il s'en doutât, à son royal amant... (2)

1910. — Il n'est qu'un cri dans tout le monde civilisé : « On a volé *« La Joconde ! »* L'angoisse dura une année entière, jusqu'au jour où l'on découvrit le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci chez un antiquaire de Florence. Depuis, la belle Mona Lisa n'a pas quitté le Louvre, sauf, bien entendu, pendant les deux guerres, il n'y a pas besoin d'expliquer pourquoi.

En cette même année 1910, le touriste qui visitait le Musée lapidaire de Vienne, s'il avait déjà fait cette visite trois, quatre, cinq, dix ans ou plus, avant celle-là, pouvait s'écrier, navré, en voyant la place vide : « On a volé *La belle Ferronnière !* », et s'il ouvrait le « guide illustré » publié par la Société des Amis de Vienne qui en était à sa « troisième édition revue et augmentée » c'est en vain qu'il recherchait la mention du « délicieux buste de jeune femme du XVI^e siècle » des éditions précédentes. Que s'était-il donc passé ? Pourquoi cette disparition de « *La belle Ferronnière* » de la chapelle de Poiseu ?

Dans ledit « guide illustré », troisième édition, comme dans le musée-même, le touriste découvrait une nouveauté : « sans n^o, posée sur un fût de colonne, la statue d'*Apollon Pythien* ». Voilà toute l'explication : il y avait eu substitution. Celle-ci s'était effectuée en avril 1907.

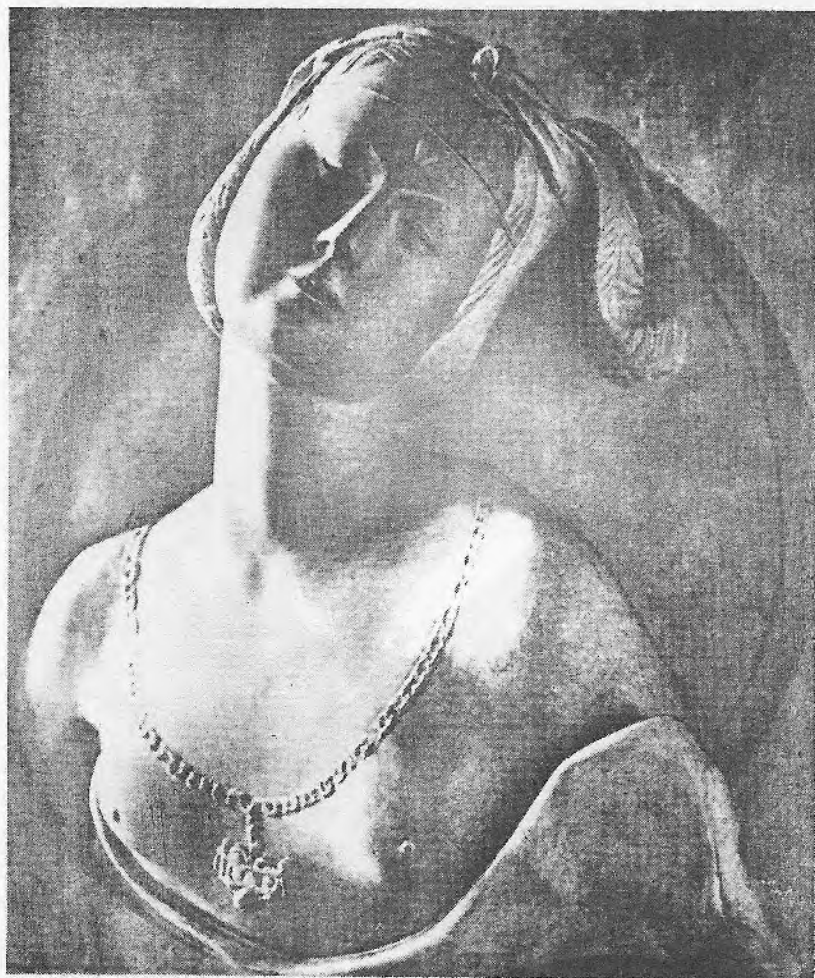
Aux archives des Musées de Vienne, à la date du 25 avril 1907, il y a l'indication de deux entrées nouvelles : sous le n^o 1207, « Un tableau *Vienne antique* par Etienne Rey », et sous le n^o 1208, « Une statue antique *Apollon Pythien* en marbre blanc de Paros trouvée à Vienne », échangés contre « une sculpture Renaissance intitulée « *La belle Ferronnière* », en vertu d'un accord passé entre M. Paul Dissard, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Lyon, et M. Ernest Bizot, conservateur des Musées de Vienne.

Sur cet échange, les archives du Musée de Lyon, comme document, ne possèdent qu'un certificat de décharge sur un papier timbré à 0 f. 50 signé par les deux conservateurs susnommés, daté du 3 mai 1907 et fait en double à Lyon et à Vienne. Il n'y est nullement question du tableau d'Etienne Rey (3).

(2) Il faut bien croire que l'attitude de « *La belle Ferronnière* » de Vienne est révélatrice de souffrances internes, puisque ce splendide médaillon a été magnifiquement choisi par les laboratoires Toraude de Paris, pour illustrer, magnifiquement éditée par les éditions Bensch, la carte-prospectus de leur produit pharmaceutique destiné à combattre les troubles de la ménopause. Seul l'âge du sujet pourrait être soumis à contestation !

C'est la connaissance que nous avons eue de cette carte-prospectus par un ami, beau-père de médecin, qui est à l'origine du présent article.

(3) Nous remercions sincèrement Mme Madeline Rocher-Jauneau et M. Jean Lécuticz pour leurs communications tirées respectivement des archives des Musées de Lyon et de Vienne.



« La belle Ferronnière » de Vienne

Musée de Lyon.



« La belle Ferronnière »

par Léonard de Vinci

Musée du Louvre.

Quelle était donc cette statue « Apollon Pythien » qui avait été jugée digne d'être échangée contre le médaillon de « La belle Ferronnière » ? Elle avait été découverte, il y avait plus d'un demi-siècle, dans des conditions que le *Journal de Vienne et de l'Isère*, en première page de son numéro du samedi soir 27 juillet 1850, avait relatées de la façon suivante : « On se rappelle qu'en 1844, lorsque le congrès scientifique réuni à Lyon vint visiter Vienne, l'administration municipale de cette dernière ville, pour offrir à la curiosité des savants qui la composait, un objet nouveau, fit débarrasser de la terre qui la recouvrait une magnifique mosaïque déjà aperçue quelque temps auparavant dans le terrain des Gargates appartenant alors à M. Contamin père. Un puits romain fut découvert quelque temps après non loin de la même mosaïque. Cette semaine, M. Jouffray fils, mécanicien, aujourd'hui possesseur du terrain où est situé ce puits, en faisant enlever la terre et les débris qui encombraient ce dernier, y a découvert une statue d'Apollon en marbre de Paros et du plus beau travail. Malheureusement, la tête, les bras, les jambes, les pieds et les mains sont séparés du tronc par l'effet de la chute. Mais toutes ces parties peuvent se rejoindre et se rajuster. Le dieu était debout appuyé sur un tronc d'arbre sur lequel glisse le serpent Python. Il tenait d'une main son arc. Son carquois était renversé. Le bras droit était placé derrière la tête. Cette statue d'un mètre environ de hauteur à en juger par la beauté de son exécution, n'est point une copie. Elle doit être un original dû au ciseau d'un sculpteur habile. Quelques médailles des Antonins et une coupe à pied de terre commune mais d'une forme élégante, ont été aussi découvertes dans ce même puits. Nous avons lieu d'espérer que le propriétaire de la statue, si jamais il avait l'intention de s'en dessaisir, donnerait la préférence à Vienne, sa ville natale ».

La seconde feuille viennoise d'informations qui avait nom *Le Moniteur Viennois*, dans son numéro du jeudi 1^{er} août, ne fit que réimprimer les principaux passages de l'article qu'avait publié son confrère-

Antoine Jouffray qui découvrit « l'Apollon Pythien » appartenait à « une famille qui, pendant près de deux siècles, a donné à notre cité les meilleurs et les plus connus de ses notables ». (3 bis). Son grand-père, Jean Jouffray, maître-charpentier, était venu, de Saint-Victor-de-Cessieu, se fixer à Vienne, vers 1755, près de l'église Saint-Sevère et y avait bientôt fondé le premier atelier de constructions mécaniques. Son père, Joseph Jouffray, né en 1787, d'abord associé à son frère aîné, Antoine Jouffray, pour faire prospérer l'atelier de la place Saint-Sevère, avait créé au même lieu, un petit atelier similaire. C'était lui, Antoine, fils de Joseph, né en 1817, de « la maison

(3 bis). Expression de C.C. (Charles Chatain, secrétaire général de la Chambre de Commerce de Vienne), dans « *Pages Viennoises* » (4^e année, n° 1, Janvier 1938), à propos d'un article nécrologique sur Jules Jouffray.

Jouffray cadet », ingénieur des Arts et Métiers, qui avait transporté l'atelier « dans le quartier des Gargattes », tandis que son oncle et son cousin, de « la maison Jouffray aîné et Fils » avaient transporté le leur dans l'ancienne église Saint-Pierre (13 ter), où il demeura jusqu'en 1839, date à laquelle il fut transporté à la place d'Arpôt où il existe encore de nos jours, sous l'appellation de « Société Viennoise de Constructions Mécaniques ».

L'historien de la famille, et son dernier représentant à Vienne, Jules Jouffray, arrière-petit-fils d'Antoine Jouffray aîné, décédé le 16 décembre 1937, imprima en 1912, sur les presses d'Henri Martin, la *Généalogie de la famille Jouffray de Vienne. Son rôle dans l'industrie métallurgique au XVIII^e et XIX^e siècle*. A la page 23, il précisa que « les ateliers Jouffray cadet étaient spécialisés dans la construction des machines pour les papeteries et les machines à vapeur fixes et pour bateaux ».

Antoine Jouffray se fit construire une maison sur le terrain qu'il avait acheté à Contamin, en bordure de la rue Vimaine qui porte à cet endroit le n° 22 (depuis 1920, on sait que la rue est dite : du 11 Novembre). Dans le vestibule de rez-de-chaussée, il fit poser la mosaïque qui avait été découverte en 1844. Celle-ci a fait l'un des objets d'un article, illustré de deux belles photographies en montrant les parties principales, publié dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* portant les n°s 10 et 11, années 1914 et 1915. Cet article est intitulé « *Découverte d'un dallage romain en février 1914 dans la propriété Jacquet. Notice communiquée par MM. Jacquet* ». Il faut dire que M. Joseph Jacquet était devenu propriétaire de la maison depuis quelques années. Ses héritiers la possèdent toujours. La mosaïque, de 2 m. x 5 m., est ainsi décrite : « Au centre de cette mosaïque (est) une tête d'énormes dimensions, probablement la tête de l'OCEAN, ornée originalement de pinces de homard. Aux angles, de délicieux amours ailés guident, à l'aide de rênes, les évolutions de dauphins sur lesquels ils sont assis. Des poissons variés, des coquillages occupent le reste de la superficie de la mosaïque ».

L'objet principal de la communication des frères Jacquet était de signaler, ainsi que le titre l'annonçait, la découverte d'un dallage

(3 ter) Prenant la place du musée lapidaire que Pierre Schneyder, en 1809, avait installé en cet édifice antique et vénérable, après l'avoir, quelques années plus tôt, fondé au collège. De 1822 à 1859, le musée, auquel avait été adjointe la bibliothèque municipale, demeura dans l'ancienne église Notre-Dame de la Vie qui n'était autre que le Temple d'Auguste et de Livie, transformé. Enfin, à la restauration de celui-ci, le musée revint en l'église Saint-Pierre.

En 1912, Jules Jouffray, citant l'usine Jouffray aîné et fils ayant fonctionné dans l'ancienne église Saint-Pierre, écrivait : « Les visiteurs du musée lapidaire actuel peuvent se rendre compte que le puits de la machine à vapeur existe toujours ainsi que les scellements de machine sur le dos des lions de Saint-Pierre, actuellement au musée lapidaire et au jardin public » (p. 22).

romain, dont le relevé avait été dessiné par le plus jeune des frères, André, qui devait tomber au Champ d'honneur quelques mois plus tard. Une planche du bulletin reproduit le dessin. Le texte précise que les « fragments de carrelage en marbre (étaient) très endommagés et portant des traces non discutables d'incendie ».

Pourquoi et comment la villa gallo-romaine qui contenait de si belles choses — ce dallage de marbre, cette mosaïque de l'Océan (4), cette statue d'« Apollon Pythien » — avait-elle été dévastée par un incendie ? pourquoi et comment la statue du dieu avait-elle été jetée dans le puits, avant ou après qu'elle eût été mise en pièces ? Comme toujours en pareil cas, on en est réduit à des conjectures. Quand même, on est bien obligé de penser au passage des Sarrazins en 725 et à leurs ravages.

Antoine Jouffray était un homme de goût : il fit se rejoindre et se rajuster les pièces de la statue — il ne manquait du dieu, que le haut de la cuisse, la hanche et la fesse droites (qu'on remplaça par du plâtre) et qu'une partie de l'arc — et il la conserva dans sa belle maison neuve.

Eut-il, un moment, l'intention, comme le lui avait suggéré le rédacteur du *Journal de Vienne*, de se dessaisir de la statue et de donner la préférence à Vienne, sa ville natale ? Le fait n'est pas impossible, mais alors, il est vraisemblable que l'heureux possesseur se souvint d'un précédent fameux et fâcheux : en 1820, son oncle Antoine Jouffray, maître-charpentier, (qui était probablement son parrain), dans la propriété de qui avait été trouvé le *Faune rieur*, « voulant en bon citoyen faire bénéficier son pays natal de la précieuse statue, l'avait cédée à la municipalité pour la modeste somme de six cents francs », alors qu'« à trois reprises, a raconté l'excellent historien Pierre Cavard, des Anglais avaient cherché à l'acquérir et fait au propriétaire les propositions les plus alléchantes ». Or, après qu'il eût fait le bonheur du Musée de Vienne pendant un peu plus d'une année, le *Faune rieur* s'en était allé, vers le début de décembre 1821, au Musée du Louvre où il est toujours, « dans la salle des Cariatides qui abrite également la Vénus de Vienne, cette Aphrodite accroupie où l'érudition moderne voit une réplique antique d'une statue de Dôidalsès de Bithynie, qui vivait au III^e siècle avant Jésus-Christ ». Comment

(4) Une autre mosaïque dite de l'Océan fut découverte à Vienne, en 1827, rue des Colonnes. Elle fut conservée au Musée lapidaire quand celui-ci était dans le Temple d'Auguste et de Livie et elle figure dans une planche, dessinée par Tony Zacharie, du livre de Thomas-Claude Delorme, conservateur du Musée, intitulé « *Description du Musée de Vienne* » et publié en 1841. Sa trace en est actuellement perdue.

Dans la notice intitulée *Mosaïque découverte à Vienne (Isère) en 1878* » parue dans l'*Annuaire de la ville de Vienne et de l'Arrondissement pour l'année 1879* (5^e année), mosaïque trouvée dans le jardin des Hospices et conservée depuis au Musée lapidaire, E.-J. Savigné a signalé que c'est du sol viennois que proviennent les plus belles mosaïques du Musée de Lyon, parmi lesquelles « les deux trouvées aux Gargattes dans la propriété Contamin ».

et pourquoi ce départ et cet abandon ? M. le chanoine Pierre Cavard les a fort bien expliqués dans son article intitulé « *Le Faune de Vienne* » que publia, dans son n° 1 (Janvier 1939) de par sa 5^e année, la si regrettée revue « *Pages Viennoises* ». (4 bis). En bref, la municipalité que présidait le chevalier Paul de Miremont voulut faire plaisir au roi Louis XVIII, par l'entremise du comte de Forbin, directeur général des Musées de France, et elle reçut « en échange une collection des plus beaux plâtres de Rome et du Musée royal, ainsi qu'une indemnité de mille francs ». Sans commentaires...

Antoine Jouffray mourut en 1867. De son mariage, en 1839, avec Annette Gorgeron, d'une famille originaire de Condrieu et fixée à Vienne depuis plusieurs générations, il avait eu trois fils. L'aîné, Camille, né le 22 février 1844, mort le 3 mai 1924, a son nom perpétué par une place importante de sa ville natale, et c'est justice. Il fut maire de Vienne de 1886 à 1899, député, puis sénateur de l'Isère. Le citant, M. Charles Chatain, dans l'article nécrologique sur son cousin Jules, a pu dire de lui qu'il est « un des maires les plus connus de Vienne, à qui notre ville redoit tant pour la mise en valeur de ses richesses archéologiques et de son passé historique, comme en matière de réalisations urbaines ». Dès la fondation de la *Société des Amis de Vienne*, en 1904, le sénateur Jouffray fut en tête du comité de patronage, et, dans la liste des premiers membres, il y eut quatre Jouffray (dont Jules que nous venons de nommer), à telle enseigne qu'il n'y avait que les quatre membres de la famille Bouvier qui pouvaient leur être comparés. A la tribune du Sénat, le 22 Juin 1914, Camille Jouffray fit un long et chaleureux discours en faveur de la restauration de la Cathédrale Saint-Maurice que le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* (n°s 10 et 11, années 1914 et 1915) a reproduit (d'après le *Journal officiel*, vraisemblablement), ainsi que les interventions du rapporteur du budget des Monuments historiques dont le nom n'est pas cité, et celles du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts qui s'appelait

4 bis) L'article est illustré par la reproduction d'un dessin de Tony Zacharie, représentant cette œuvre d'art, extrait de la *Description du Musée de Vienne* de T.-Cl. Delorme, et par la photographie de la lithographie représentant « La Salle du Faune » et formant la planche XXIII du monumental ouvrage in-folio de Rey et Vietty sur les *Monuments romains et gothiques de Vienne en France*. Cette lithographie, due au talent précis et exact d'Etienne Rey, successeur de Pierre Schneider à la direction de l'école municipale de dessin et à la conservation du musée, et exécutée juste à l'époque (1822) où cet artiste fut appelé au poste de professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, montre « la salle du Faune » (ainsi appelée en raison de la statue qui y fut découverte en morceaux et dont on ne conserva que le buste), décorée avec magnificence. Les murs étaient revêtus de plaques de marbre, avec des pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens, accouplés. Le dallage était formé de compartiments variés en marbres précieux, en serpentín et en porphyre rouge. C'était bien autre chose que ce qui fut découvert, naguère, sur l'emplacement des jardins de l'ancien hôpital, et qu'on veut conserver. Et cette merveilleuse «salle du Faune» fut détruite! Hélas! trois fois hélas! comme disait Shakespeare — en anglais, bien entendu...



«Apollon Pythien»

Musée Lapidaire de Vienne.

Dujardin-Beaumetz. Camille Jouffray fut un grand « Ami de Vienne » dont il convient de saluer la mémoire avec reconnaissance (4 ter).

Le second fils d'Antoine Jouffray, Claudius, né en 1844, élève de l'Ecole polytechnique, fut constructeur-mécanicien à Vienne, comme son père, conseiller municipal de cette ville, vers 1880, et mourut à Paris en 1892. Ce fut lui qui habita la maison paternelle de la rue Vimaine.

Quatorze ans après la mort de Claudius Jouffray, il y a, en Juillet 1906, une « vente Jouffray » à Vienne. « *L'Apollon Pythien* » en fait partie. C'est l'été ; c'est la chaleur. Les Viennois fortunés se sont éloignés de la ville ou songent à le faire. Ils seraient, du reste, très peu nombreux à s'intéresser à la chose. Aussi, n'y a-t-il personne pour disputer l'achat de la statue au représentant qualifié du Musée de Lyon. Plus tard, Jules Ronjat s'écriera : « Ah ! que n'ai-je été là !... Je l'aurais achetée », — car l'achat fut fait à un prix très bas. Donc, « *L'Apollon Pythien* » entre au Musée des Beaux-Arts de Lyon et prend place dans le Palais Saint-Pierre. Il n'y restera pas longtemps, puisque, ainsi que nous l'avons vu, tout à l'heure, neuf mois plus tard, (le temps qu'il faut pour créer un être humain), la statue faisait son entrée au Musée lapidaire de Vienne. Ce ne fut nullement une entrée triomphale. Rien de comparable, par exemple, au retour de *La Tutéla* qui naguère a réjoui tous les bons Viennois. Un mois après, « *Le Moniteur Viennois* », dans son numéro du 24 mai 1907, publiait l'article suivant :

« *Au Musée lapidaire — La commission des Musées vient de céder à la ville de Lyon, en échange d'un Apollon Pithien de près d'un mètre de hauteur et d'une valeur archéologique incontestable, le superbe buste de femme connu au Musée lapidaire sous le nom de la « Belle Ferromnière ».*

« *Tout en regrettant le départ de ce buste, nous ne pouvons songer à critiquer une mesure prise dans l'intérêt de notre collection de souvenirs romains ».*

Il fallut attendre encore qu'un mois se fût écoulé pour que l'opération reçût l'estampille officielle, à la séance du conseil municipal du 23 Juin. Celle-ci était présidée par le maire, Joseph Brenier. 16 conseillers étaient présents. Dans son numéro de Juillet, « *Le Moniteur Viennois* » publiait le procès-verbal de ladite séance, contenant le passage qui suit :

« *Musée — Echange d'un médaillon marbre contre la statue d'Apollon. — M. le Maire expose que, conformément à la décision de la Commission des Musées et Bibliothèque, il a été procédé à l'échange d'un médaillon marbre Renaissance qui était exposé au Musée*

(4 ter). Puisque nous en sommes à citer les membres les plus notables de cette notable famille viennoise des Jouffray, ce serait une lacune que de ne pas nommer Abel Jouffray (1822-1883) cousin germain d'Antoine (père du sénateur), architecte à Vienne, restaurateur de la chapelle de Notre-Dame de l'Isle et constructeur de la chapelle de Pipet.

lapidaire de Vienne contre la statue d'Apollon Pithien trouvée dans la propriété de M. Jouffray et acquise aux enchères publiques par le Musée de Lyon.

« M. le Maire propose donc au conseil municipal de sanctionner l'accord intervenu entre M. Dissard, conservateur des Musées de Lyon et M. Bizot, conservateur des Musées de Vienne.

« Le conseil municipal, après délibération, émet un vote conforme ».

Comment en aurait-il été autrement ? La Commission des Musées et Bibliothèque avait bon dos. Le plus souvent, cette commission n'a existé que sur le papier, n'a été qu'un fantôme. En tout cas, elle n'a laissé aucune trace de son fonctionnement pendant la période en question. Le registre officiel ne contient rien depuis le long rapport sur les fouilles archéologiques de 1903-1904 et jusqu'à l'année 1913.

La vérité est que celui qu'on appelait familièrement « le père Bizot » avait été inconsolable du départ de l'« *Apollon Pythien* ». Il était un « romain », comme, d'ailleurs, tous les conservateurs d'avant et d'après lui, et cela est tout naturel dans une ville comme Vienne. Cet « *Apollon Pythien* » représentait, pour lui, la splendeur de la ville gallo-romaine d'il y avait 2.000 ans, l'intérêt et la richesse des fouilles et des découvertes archéologiques, la joie de la recherche, puis de la possession de « la pièce de musée » rare et précieuse, tandis que « *La belle Ferronnière* », il l'avait toujours vue au Musée, elle ne datait que de la Renaissance et avait à peine 400 ans. Blaise Pascal l'a bien dit : « Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. »

Certes, le Musée lapidaire n'était pas sans posséder déjà la figure d'Apollon. Le bas-relief qui représente le dieu émergeant des flots, le flambeau à la main pour éclairer le monde — Phébus, dieu du jour et du soleil — est une belle chose, de marbre patiné (5) qui, actuellement, mériterait d'être mise en valeur, alors qu'elle est posée sur le dallage-même, au risque de recevoir des coups de pied. Dans la

(5) Pierre Schnceyder, le fondateur et le premier conservateur, dans sa « *Notice du Musée d'Antiquités de la ville de Vienne* », imprimée en 1809 par la Veuve Labbe, a donné les indications suivantes : « bas-relief en marbre, représentant un Apollon sortant des ondes de la mer, parcourant le Zodiaque, portant le flambeau du jour, la tête rayonnante ; il a été pris dans la façade d'une maison canoniale, rue de la Baube ». La rue de la Baube, c'était l'actuelle rue Vaucanson.

Thomas-Claude Delome a vu la chose à l'inverse et il a fait imprimer les lignes suivantes : « Fragment de bas-relief en marbre représentant Apollon qui descend dans le sein de la mer. Le dieu a la tête entourée d'un cercle radié. Une chlamide légère, attachée sur l'épaule droite, flotte derrière lui. Le corps déjà à-demi plongé dans les flots, il est sur le point de disparaître sous l'horizon figuré par un segment de bande circulaire. Il jette avec calme un dernier regard vers l'espace qu'il va quitter, et qu'il éclaire encore de son flambeau. Cette partie d'un grand bas-relief, remarquable par la pureté et la

vitrine, toujours actuellement, il y a deux têtes d'Apollon, dont l'une est très mutilée ; au dessus d'elle sont représentés les rayons du soleil, comme dans le bas-relief ci-dessus indiqué, à l'inverse de la façon dont ils sont représentés dans la figure du dieu au temps du Roi Soleil ; à l'antique, ils sont convergents ; à la manière du siècle de Louis XIV, ils sont divergents.

De toute façon, il faut convenir que cette statue d'Apollon Pythien en marbre de Paros, découverte à Vienne-même, est bien à sa place dans la collection des antiquités romaines de cette ville. Elle représente le dieu, fils de Zeus et de Latone, frère jumeau d'Artémis, au moment où il s'apprête à combattre le serpent Python qui se trouve enroulé autour d'un tronc d'arbre. Il a en main son arc et il va prendre une flèche dans son carquois. Entièrement nu, il a la tête ceinte d'une couronne de laurier. Il est d'une beauté idéale, comme il sied à un dieu. Admettons que les dieux grandissent vite, puisque la mythologie prétend qu'Apollon n'avait que quatre jours quand il tua le serpent, près de Delphes qui s'appelait Pythô dans la Grèce antique. On sait qu'en souvenir de cette victoire contre le serpent Python (qui n'était pas un serpent commun, il va sans dire), on avait institué les « jeux pythiques » qui se célébraient tous les quatre ans à Delphes. On sait aussi que la peau du serpent recouvrait le trépied sur lequel se tenait la Pythie, prêtresse d'Apollon, qui rendait des oracles à Delphes, au pied du mont Parnasse, de la part du dieu. Pour ce faire, la Pythie, encore appelée Pythonisse, restée à jeun pendant trois jours, mâchait des feuilles de laurier, ce qui avait le don de l'exalter ; elle montait sur le trépied placé au-dessus d'une cavité d'où s'échappaient des vapeurs méphitiques ; elle se mettait à frémir de tout son corps, la bouche écumante et convulsée et les cheveux dressés, et c'est alors qu'elle répondait aux questions qui lui étaient soumises.

Les Romains avaient adopté la mythologie grecque. Aussi voit-on Horace, dans son ode deuxième « *ad Augustum* », invoquer, au vers 32 : « *Augur Apollo* ». Dans les « *Actes des Apôtres* », il y a le récit de saint Paul délivrant « une jeune servante possédée d'un esprit python qui procurait de beaux revenus à ses maîtres en prédisant l'avenir ». (XVI, 16).

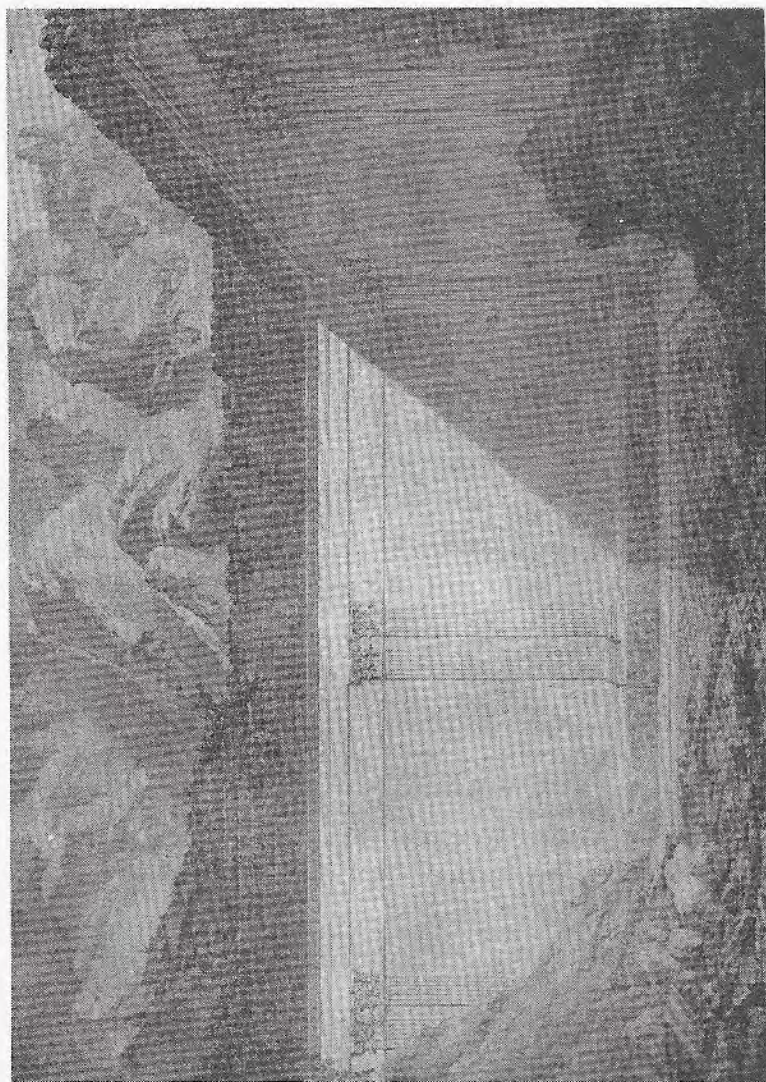
beauté du dessin, mais à laquelle on peut reprocher un peu de sécheresse dans l'exécution, était vraisemblablement destinée à marquer l'heure de l'événement historique ou mythologique représentée sur la partie qui est perdue, et qui était la plus considérable ». Pour nous, cette partie perdue devait représenter les chevaux du char d'Apollon, du moins les parties de leurs corps qui émergeaient des flots. Quand on regarde attentivement le dieu, on remarque qu'il est dans la position assise.

Ce même fragment de bas-relief, Pierre Schneyder l'a fait figurer dans le grand tableau qui représente les arcs et les murs romains voisins de l'actuel théâtre municipal, parmi les grandes peintures qui ornent « le « cabinet du Maire » de l'Hôtel-de-Ville.

Vienna antique renfermait très certainement un temple dédié à Apollon, mais ce n'est qu'une hypothèse hâtive et hasardeuse que de le voir au portique supérieur du théâtre. Il ne paraît pas possible d'admettre que les trois chapiteaux dont les restes sont conservés au Musée lapidaire et qui, indiscutablement, ont appartenu à un temple d'Apollon, aient fait partie de ce minuscule temple supposé — un temple de poche, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Ces chapiteaux de marbre devaient être fort beaux si l'on en juge par les morceaux — certains, réunis très justement — qui sont exposés. Ils représentent, sur chaque face, deux serpents qui semblent se regarder, enroulés de telle sorte qu'ils forment des volutes autour d'un trépied, au dessus de larges feuilles d'acanthé. Cet ensemble est répété sur les trois autres faces. Au-dessus du trépied est placé une tête de femme dont on a dit qu'elle était celle de Méduse, probablement parce que cette Gorgone avait eu les cheveux changés en serpent par Minerve offensée, mais il faut convenir que ceci n'a rien de commun avec Apollon. Les cheveux de cette tête sont naturels. Aussi sommes-nous fondés à estimer que ladite tête est celle de la Pythie qui rendait ses oracles sur le trépied (6).

(6) Schnyder a, le premier, parlé de ces curieux chapiteaux, ou plus exactement de celui dont il conservait un morceau qui avait été « employé dans l'église des Dominicains » (qui s'appelait Notre-Dame d'Outre-Gère). Pour cet estimable archéologue, dont on ne soulignera jamais assez le mérite, les têtes représentées sur les chapiteaux et posées sur les trépieds étaient des têtes d'enfants. On peut penser que la confusion provient du fait que, lorsqu'il publia son livre en 1809, Schnyder n'avait sous les yeux que le morceau en question, les autres morceaux que le zèle d'Albert Vassy a fait revenir de Valence et de Grenoble se trouvant hors de sa vue, et non de sa mémoire puisqu'il les a signalés. Il faut bien dire aussi que certaines de ces têtes sont, soit mutilées, soit usées par le temps. De toute façon, ce sont bien des têtes de femmes. Delorme en a dit ceci : « à la place de la rose du tailloir (du chapiteau) est une tête que l'on croit un masque d'Apollon. La face, ronde et hideuse, ressemble plutôt à celle de Méduse ; deux tresses de cheveux, ou deux queues de serpent, sont nouées sous le menton. Elle repose sur un trépied. » Cette indication de Delorme est précieuse pour connaître lequel des morceaux n'avait pas quitté Vienna : celui dans lequel la tête de femme comporte à notre sens, autour du cou, un collier de peau de serpent, car ailleurs, on ne voit rien de tel, et, encore une fois, rien qui puisse permettre d'affirmer que c'est la tête de Méduse comme on l'a écrit depuis Delorme. Or, celui-ci, ainsi qu'on vient de le voir, n'avait émis qu'une hypothèse. L'idée de la tête de Pythie n'est qu'une hypothèse également, mais qui nous semble plus solidement fondée. Le collier en peau de serpent paraît être une indication de prix. Et puis, la Pythie devait être hideuse quand elle se présentait telle que nous l'avons décrite d'après les données de l'histoire.

Le dernier auteur qui a écrit sur la question, M. Ernest Will, dans son livre « *La sculpture romaine au Musée lapidaire de Vienna* » (1952) a fort justement signalé, sur deux des faces d'un chapiteau, à la place des « restes d'une tête de Méduse » (elle portait probablement une couronne de serpents qui s'enroulaient autour de leurs gros adversaires)... les restes d'un oiseau (aigle ?) aux ailes entr'ouvertes ». Nous pensons plutôt à quelque rapace plus petit que l'aigle, de toute façon ennemi du serpent. On voit par là l'idée directrice de l'artiste qui sculpta le chapiteau. Elle évoque la victoire d'Apollon sur le serpent Python.



«La Salle du Faune» d'après une lithographie d'Etienne Rey

dans l'album de REY et VIETTY

Le conservateur du Musée de Lyon Paul Dissard saisit avec empressement l'idée qui avait germé dans l'esprit de son confrère viennois. Il n'avait pas eu le temps de s'attacher à « *l'Apollon Pythien* ». Des antiquités romaines, il n'en manquait pas : beaucoup étaient d'une valeur archéologique supérieure à cette statufette, tandis que ce médaillon Renaissance était véritablement la pièce rare, la pièce exceptionnelle. Il est lamentable que « le père Bizot » n'ait pas compris cela. Un échange de cette espèce ne pouvait être imaginé et conclu que par un vieillard dont le sens de l'amour s'était émoussé — l'amour des choses comme l'amour des personnes — ; il y avait les deux dans cette « *belle Ferronnière* ». Ernest Bizot avait 81 ans — il devait mourir onze ans plus tard, le 18 avril 1918, à l'âge de 93 ans. Veuf depuis plusieurs années, il était, au moment de l'opération, président de la Société de Vienne qu'il avait contribué à fonder en février 1904, et il devait rester dans cette fonction jusqu'en février de l'année suivante, 1908.

De bonne foi, il crut qu'il avait bien rempli son rôle en enrichissant le Musée lapidaire du fait de l'échange qu'il avait réalisé. Ce ne fut pas l'avis de plusieurs membres du conseil d'administration de la Société, notamment des deux Jules qui devaient lui succéder l'un après l'autre à la présidence — Jules Ronjat et Jules Bouvier — qui furent indignés.

Il faut pardonner à Ernest Bizot. « Comme il avait beaucoup aimé, il lui est beaucoup pardonné ». Bizot aime beaucoup Vienne, dont il fut, de nombreuses années, l'architecte en titre. Il aime beaucoup les musées dont il fut le conservateur, — sans doute trop longtemps (il est des fonctions pour lesquelles il faut avoir la sagesse de se démettre avant la sénilité). Il aime beaucoup l'archéologie. C'est à lui qu'on doit de connaître l'existence certaine et le plan du grand cirque romain dont la pyramide célèbre ornaît la « spina ». C'est lui qui, par les fouilles qu'il fit exécuter plusieurs années avant la guerre de 1914-1918, donna la preuve que les vestiges du monument qui s'élevait autrefois sous la colline de Pipet étaient ceux d'un théâtre et non pas d'un amphithéâtre comme on le croyait généralement. C'est donc lui qui fut à l'origine de cette œuvre magnifique de la restauration du théâtre romain de Vienne qui permet les représentations théâtrales et artistiques de l'été dont le succès grandit d'année en année. C'est encore à lui qu'on doit d'avoir recueilli et conservé les morceaux de la statue et de l'inscription de « *Pacatianus* » découverts fin septembre 1874 dans le jardin de M^{me} Pétetin, veuve du directeur de l'Imprimerie Impériale sous Napoléon III, près de l'entrée nord de la route d'Avignon, ce qui permit, l'année dernière, la restauration de cette inestimable statue de bronze antique qui voisine avec la splendide « *Tutela* » de marbre antique dans la chapelle de Poisieu de l'ancienne église Saint-Pierre, donc dans le local-même où se trouvait, avant avril 1907, « *la belle Ferronnière* ». Et puis, il y a les pages qu'Ernest Bizot a écrites dans les *Annales de l'Académie*

de Mâcon dont il était membre associé, sur la « Statue de Sainte Anne apprenant à lire à la Vierge enfant ». Ces pages, datées du 9 février 1912, sont si belles, si bien écrites, que le président de la Société des Amis de Vienne a cru bon de les lire devant « l'admirable groupe statuaire » qui fait la gloire de l'église paroissiale de Sainte-Colombelès-Vienne, lors de la visite des « Amis de Vienne » le samedi 6 juin dernier. Ce qu'a dit et si bien dit « le père Bizot » prouve que son cœur savait encore vibrer à propos de l'amour dans ce qu'il a de plus grand, de plus pur et de plus émouvant.

Oui, il faut pardonner à Ernest Bizot. Que les Viennois se rappellent qu'il y a, en latin, gravé sur marbre, à l'un des pilastres de l'église abbatiale de Saint-André-le-Bas, avec le nom du maître d'œuvre qui construisit celle-ci, Guillaume Martin, ce verset de l'Évangile : « Si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui jusqu'à septante fois sept fois. » Ainsi, depuis « l'an de l'Incarnation du Seigneur 1152 », voilà ce qui est rappelé aux Viennois. Qu'ils pardonnent donc au « père Bizot » l'exil de leur « belle Ferronnière ». Mais qu'ils aillent la voir, de temps en temps, au Palais Saint-Pierre de Lyon. Comme les jeunes femmes qui vivent dans un palais, surtout quand le palais est immense, cas général, s'y sentent isolées, esseulées, perdus, ainsi leur apparaîtra, sans doute, cette belle jeune femme, au mur de la salle grise où elle est prisonnière. Tout est gris, d'ailleurs dans la salle, y compris la matière du sujet en question qui n'est pas de marbre comme on l'a lu plus haut, mais de pierre dure et grise. Et les Viennois liront ce qui est écrit sur l'étiquette : « Art de la région de la Loire (milieu du XVI^e siècle). Buste de femme en médaillon provenant d'une maison de Vienne (Isère). Acquis en 1907 ». Les visiteurs se demanderont, sans doute, pourquoi on a attribué à l'art de la région de la Loire ce qui existait originairement dans la région du Rhône ou de l'Isère, selon que l'on ait voulu considérer le fleuve ou le département, et ils concluront que cette attribution ne dit rien qui vaille. Puis, ils remarqueront que, quelle que soit la beauté de la femme, elle a, quand-même, subi l'injure du temps, qu'elle a des traces de coup à l'épaule gauche, et, surtout, que le bout de son nez est cassé et détruit (7). Alors, peut-être que la fameuse pensée de Pascal viendra à l'esprit de l'un d'eux : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé » et qu'il dira : « Si son nez n'avait pas été cassé, « La belle Ferronnière » serait restée à Vienne ». Peut-être, encore, qu'une autre réflexion

(7) Il est facile de remarquer que, à la photographie, d'heureuses retouches, faites à la manière d'une chirurgie esthétique, ont restitué au buste toute sa splendeur originale.

Ce que nous ne savons pas, c'est dans quelle maison — façade ou cour — de Vienne, cette œuvre d'art se trouvait, ni à quelle époque elle avait été déposée au Musée lapidaire de cette ville. La *Description du Musée de Vienne* », par le conservateur Delorme, de 1841, plusieurs fois citée, n'en fait pas mention.

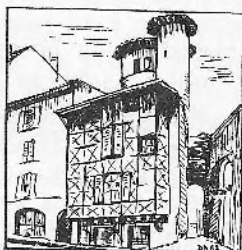
sera faite par un voisin : « Si, à la vente Jouffray, la ville de Vienne avait acheté « *L'Apollon Pythien* », ou si un mécène l'avait fait pour ensuite le donner à celle-ci, le Musée lapidaire l'eût possédé ainsi, sans avoir, pour autant, perdu « *La belle Ferronnière* »...

Ce n'est pas avec des « si » ou des « mais » ou des « peut-être » que l'histoire s'écrit. Les faits sont ce qu'ils sont, comme les hommes sont ce qu'ils sont. Quand-même, il n'est pas défendu de rêver. Il est même excellent, parfois, pour l'apaisement de l'esprit et du cœur, que le miel de la fiction vienne neutraliser le fiel de la réalité.

CHARLES JAILLET.

Vienne-Longes, Juillet-Août 1959.

Vienne-Grenoble, Novembre 1961.



FRANÇOIS PONSARD et MADAME D'AGOULT

Certains passages des Mémoires de Madame d'Agoult retraçant son existence mondaine mettent en évidence quelques hautes personnalités parmi lesquelles figure en bonne place celle de Ponsard.

Il m'est apparu que cette courte relation intéresserait peut-être les Viennois qui de nos jours accordent une pensée émue aux fastes d'un jadis glorieux. Tout d'abord, rappelons que Madame d'Agoult, alias Daniel Stern, essayiste et femme de lettres, fit l'acquisition en Décembre 1851, au moment du coup d'état, d'un petit hôtel situé « dans le haut des Champs-Élysées » (*sic*) et que celui-ci, en raison d'une partie de sa façade « en pâles briques » et cerné d'une abondante floraison de roses, prit le nom de « Maison Rose ».

Madame d'Agoult y tint salon pendant une dizaine d'années et la plupart des célébrités de l'époque en devinrent les habitués. Ainsi relevons-nous les noms de Montcalm, de Viel-Castel, de Bourgoing, écrivain et diplomate, de Bois-le-Comte, de Courcillel, de Penhoen, historien et publiciste ; du Général Delarue, de Carnot, Littré, Henri-Martin, Jules Lion, Dupont-White, économiste ; de Pelletan, Grévy, Freslon, de Tocqueville, Renan, Lanfrey, écrivain, historien et homme politique ; de Berthelot, Dollfus, littérateur ; d'Emile Olivier, Guillaume Guizot, littérateur ; de Paul Janet, philosophe ; de Louis Ratisbonne, poète et journaliste ; du poète polonais Mickiewicz et enfin de Ponsard qui, lorsqu'il rejoignit sa terre d'origine au Mont-Salomon près de Vienne, adressait à Madame d'Agoult une lettre datée du 20 septembre 1854 dont nous retenons le passage suivant :

« ...Je regrette peu Paris, mais je regrette beaucoup, et je parle du fond « du cœur, votre calme petit palais des Champ-Élysées. Pourquoi est-ce « à vous que j'écris ? Si c'était à une autre, je dirais : Comme cette petite « retraite est délicieuse au bout de Paris ! Comme la maîtresse de maison « en fait les honneurs élégamment, cordialement, simplement ! Comme « elle a bien peuplé ses soirées ! Comme cela me rappelle l'épître d'Ho- « race ! Comme Voltaire en eut été jaloux à Ferney... »

La « Maison Rose » a disparu sous la pioche des démolisseurs et avec elle la tradition des salons littéraires qui firent la fortune de tant d'écrivains. Mais n'est-il pas touchant de retrouver sous la plume du poète viennois le souvenir qu'il a gardé de la « Maison Rose » et de son illustre hôte, souvenir parfumé d'amitié et d'un peu de mélancolie ?

Le passage de la lettre de Ponsard mérite d'être conservé dans les archives de sa ville natale et c'est la raison pour laquelle j'ai cru devoir rédiger ces quelques lignes par reconnaissante admiration.

Roland d'ARCINE.

« LE SIÈGE DU POUZIN »

RÉCIT HISTORIQUE DE PIERRE DE BOISSAT

PRESENTATION

Si la vie du viennois PIERRE DE BOISSAT (1) est connue de quelques amateurs d'histoire locale, grâce en particulier à la thèse que lui a consacrée Monsieur LATREILLE (2), il se trouve certainement peu d'érudits qui aient lu l'œuvre d'un écrivain pourtant assez renommé de son temps pour avoir été choisi par RICHELIEU, dès 1634, comme l'un des premiers membres de l'Académie française ; la principale raison de cet oubli est que PIERRE DE BOISSAT a préféré confier sa gloire littéraire au latin et écrire poèmes lyriques et épiques, dissertations philosophiques et même récits et mémoires historiques dans la langue de Virgile et de Tite Live plutôt que dans celle de Guez de Balzac et de Corneille ses contemporains. Pourtant cette œuvre mériterait quelque attention ; elle comprend même une assez abondante correspondance en français, dans laquelle un spécialiste de l'histoire littéraire pourrait faire de précieuses découvertes (3) ; quant à la partie proprement littéraire, presque entièrement écrite en latin, vers ou prose, Monsieur LATREILLE en a fait dans sa thèse une analyse sommaire ; il en vante bien des qualités et étudie en particulier un vaste poème héroïque, « Charles Martel », qui témoigne au moins de l'ambition de son auteur, et qu'il avait la tête épique : peut-être fournirait-il des arguments contre VOLTAIRE ! Mais la partie la plus accessible au lecteur pressé, et sans doute aussi la plus vivante, est d'ordre historique ; outre une importante monographie, « la conquête de la Lorraine », inspirée à BOISSAT par sa connaissance d'événements auxquels il avait participé comme gentilhomme ordinaire de la maison de Gaston D'ORLÉANS, les « opera historica » comportent six récits plus courts, témoignages de première main dont on peut s'étonner qu'ils n'aient jamais attiré l'attention

(1) Pierre de Boissat est né et mort à Vienne (1603-1662).

(2) « De Petro Boessatio » thèse soutenue devant la Faculté des lettres de Paris par C. Latreille, imprimée à Vienne, Ogeret-Martin, 1899. Cette thèse est écrite en latin mais elle a été publiée en français sous le titre « Pierre de Boissat et le mouvement littéraire en Dauphiné au XVII^e siècle » dans le « Bulletin de l'Académie Delphinale » 4^e série, Tom. 13 - 1899.

(3) Nous croyons savoir qu'un universitaire japonais, M. Fukui Yoshio, vient précisément de l'étudier de ce point de vue.

des historiens ; le récit de la prise de La Rochelle, par exemple, aurait peut-être sa place à côté des mémoires de BEAULIEU-PERSAC et P. de BOISSAT, qui espérait une renommée de poète, aurait au moins celle d'un utile mémorialiste.

Or il se trouve que, le hasard (4) et la curiosité nous guidant, nous avons été amené à traduire l'un de ces récits, « *Pusinensis obsidio* » ; c'est le premier dans l'ordre chronologique et dans l'ordre du gros in-folio de la bibliothèque de Vienne (5) dont la première page est reproduite ici. Il s'agit du siège du Pouzin, petite ville de la rive droite du Rhône, au sud de Valence, qui pendant les guerres de religion, passa plusieurs fois des mains des protestants à celles des catholiques. P. de BOISSAT dont l'épée « ne lui a pas moins acquis de gloire que la plume », y participait, à 18 ans, avec d'autres jeunes nobles viennois, sous la conduite de LESDIGUÈRES, gouverneur de Grenoble.

On sait que l'Edit de Nantes n'avait pas apaisé les passions religieuses ; bientôt le parti de la Contre-Réforme se renforce, les inquiétudes des protestants se réveillent ; CONDÉ d'un côté, ROHAN de l'autre sont partisans de la violence et, en 1621, la guerre civile se rallume dans le Languedoc et le Vivarais ; c'est ici que se place notre récit, mais il ne se limite pas au siège du Pouzin ; il embrasse presque toute la première phase de cette guerre, depuis la fin du siège de Montauban, en Décembre 1621, jusqu'à la paix de Montpellier, en Octobre 1622 ; la deuxième phase verra la prise de la Rochelle et se terminera par la victoire complète de RICHELIEU sanctionnée en 1629 par la grâce d'Alais, qui condamnera le protestantisme à une lente asphyxie.

C'est donc toute une année de guerre dans le Sud-Est que raconte P. de BOISSAT qui nous conduit, avec LESDIGUÈRES, du Pouzin à Pricas puis à Montpellier où nous retrouvons CONDÉ et LOUIS XIII, et son récit apporte bien des détails utiles à la connaissance d'une période importante des guerres de religion dont nous ne croyons pas qu'une histoire précise ait jamais été faite. Mais le point de vue de BOISSAT reste celui d'un acteur secondaire et souvent il nous laisse sur notre faim : au lieu des états de service et de la généalogie de ses compagnons nous préférons par exemple connaître les effectifs des forces huguenotes ; au lieu de simples allusions, nous aimerions des considérations précises sur les négociations menées par LESDIGUÈRES à Montpellier, les tendances qui divisaient son état-ma-

(4) hasard en la personne de Monsieur Lecutiez, conservateur de la bibliothèque municipale de Vienne, à qui revient le mérite de cette initiative et que nous remercions de nous avoir suggéré ce travail.

(5) L'essentiel des œuvres de Pierre de Boissat est resté à l'état manuscrit. Ces manuscrits sont conservés à la Bibliothèque de Vienne ainsi que le volume en question, l'un des deux ou trois exemplaires connus. On trouvera une bibliographie complète dans la thèse de M. Latreille.

jor, ses dissensions avec CONDÉ. P. de BOISSAT n'a pu prendre une vue d'ensemble des opérations et il n'a pas su ou pas voulu étudier l'aspect politique, pourtant essentiel, de cette guerre. En fait il se contente de suivre l'action de LESDIGUÈRES ; c'est lui qui est au centre du récit et lui donne son unité ; encore s'agit-il d'un panégyrique plutôt que d'une simple relation, et de ce personnage curieux, sinon inquiétant, et dont le rôle de conciliateur ne laisse pas d'être ambigu, BOISSAT ne semble pas avoir vu la complexité ; il en fait un éloge peu nuancé (6) et parfois même maladroit ; car, si l'histoire le présente comme un de ces grands féodaux plus soucieux de leur prestige personnel que de l'intérêt général, il y figure au moins comme un chef militaire énergique et brillant, alors que son siège du Pouzin tel que le raconte BOISSAT prête un peu à sourire.

Mais, en bonne justice, il ne faut pas demander à un mémorialiste du XVII^e siècle ce que nous exigerions d'un véritable historien. P. de BOISSAT n'a pas prétendu donner autre chose qu'un témoignage sincère (7) de ce qu'il avait vu et l'histoire au XVII^e siècle n'est encore, on le sait, qu'un genre conventionnel et essentiellement littéraire.

De ce point de vue PIERRE DE BOISSAT apparaît comme un excellent humaniste, nourri de Cicéron et de Tite Live et aussi des Pères de l'Eglise ; il manie la langue latine avec une parfaite aisance et dans tous les tons ; souvent il adopte le langage noble : il aime le morceau de bravoure, épique ou lyrique, et tend à abuser de la rhétorique ; mais il sait être simple et les passages narratifs sont vivants, parfois même pittoresques, tel le récit de l'incident de Vauvert. En outre c'est un homme curieux et cultivé ; il aime les allusions littéraires, les considérations techniques, l'étymologie ; l'ensemble de son œuvre montre même une telle érudition qu'on peut parler d'un véritable esprit encyclopédique ; cela ne va pas sans excès et, dans notre récit, BOISSAT se laisse aller à une longue digression sur les origines de la dignité de connétable qui n'est pas sans intérêt mais qui est alourdie par une fastidieuse nomenclature empruntée à un compilateur. Somme toute le « siège du Pouzin » est l'œuvre d'un écrivain de talent. d'un esprit distingué de formation jésuite mais, avec ses qualités et ses défauts, elle a surtout la valeur d'un document de première main sur les mœurs sociales, religieuses, politiques, militaires, d'une époque complexe dont les chefs d'œuvre de notre littérature ne donnent qu'une image quelque peu abstraite.

Ces grands seigneurs passionnés et intrigants qui mettent leur épée au service d'une cause ou d'un homme ou de leur propre intérêt, ces jeunes nobles courageux mais indisciplinés qui déclenchent un assaut sans en avoir reçu l'ordre, ce général qui ne contrôle pas l'efficacité de son artillerie, ce prêtre fanatique qui harangue les troupes, tout

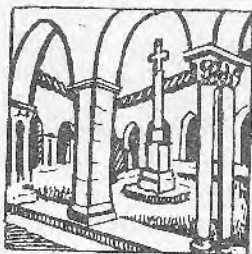
(6) Le couplet dans lequel Boissat chante sa conversion, en particulier, nous semble bien un peu naïf.

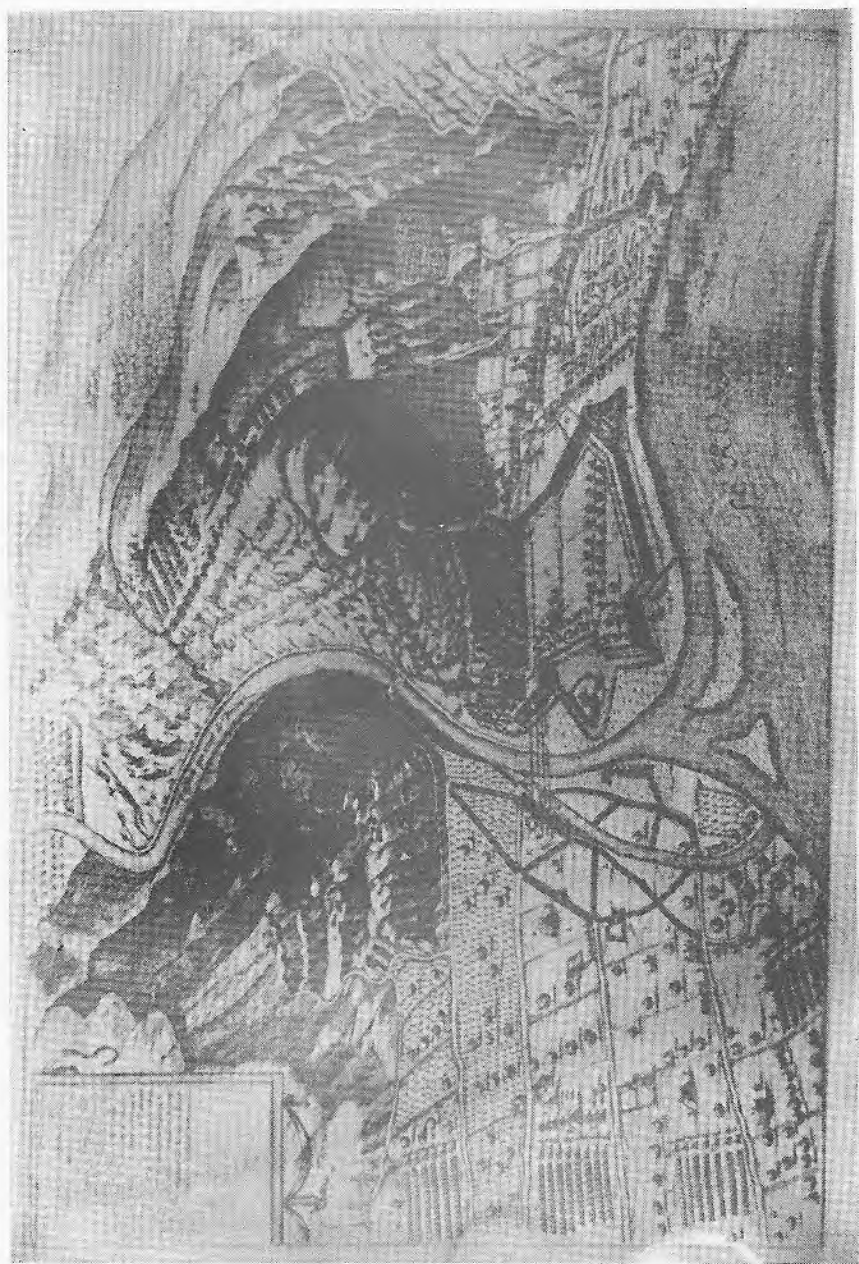
(7) « rem unam impollutam volo, narratonis fidem » dit-il dans la préface qu'il avait préparée pour l'édition de ses œuvres historiques.

cela donne vie et relief au récit et nous permet d'appréhender intuitivement un monde dont les idéaux et la morale sont bien éloignés des nôtres : voilà qui est irremplaçable.

La traduction que nous avons faite de ce récit n'a que le mérite d'être, à notre connaissance, la première. Nous avons essayé d'être scrupuleusement fidèle au texte ; si la syntaxe de BOISSAT, très classique en général et seulement marquée de quelques tours décadents, ne nous a pas semblé présenter de difficultés, son vocabulaire nous a posé quelques problèmes. BOISSAT adapte le langage militaire de CÉSAR aux réalités du XVII^e siècle mais, même si nos connaissances sur l'organisation de l'armée et l'état de l'artillerie au temps de LOUIS XIII l'avaient permis, nous n'aurions pas dû être plus précis que lui pour traduire des termes tels que « catapultæ », « ordinum structores » et « fistularii ». Si nous avons laissé échapper quelque erreur, le lecteur voudra bien nous excuser, considérant que ce travail n'a d'abord été pour nous qu'un exercice et qu'il dépassera largement son but premier si l'échantillon de l'œuvre latine de Pierre de BOISSAT qu'il propose suscite autour d'un auteur oublié quelque curiosité et même, qui sait, l'intérêt de quelque érudit plus compétent que nous.

A. SAMBOURG.





«Plan de Siège du Pouzin» d'après une gravure du temps

« LE SIÈGE DU POUZIN »

TRADUCTION

Après le siège de Montauban (1), conduit sans succès par le connétable de LUYNES (2), LESDIGUËRES, rentré dans sa province, reçut du roi LOUIS une double mission : d'abord sonder les intentions secrètes des tenants de la nouvelle religion et arrêter par la persuasion la rebellion qui se répandait chez les Voconces et les Ségalaunes (3), ou la mater par la force ; ensuite, comme la descente le long du Rhône était coupée, s'emparer des places du Pouzin et de Baix (4) pour rendre cette voie de communication au trafic intérieur de la France. De ces deux missions, la première fut menée à bien sans coup férir : pour les héros, il suffit de paraître ! pour la seconde, LESDIGUËRES prit les armes sans hésitation, sans déplaisir même ; ce vieillard était déjà au bord de la tombe (5), mais c'était encore un chef plein d'aplant ; pour faire vite et augmenter ses chances de succès, il arriva à Valence, en pays Cavare, avec des effectifs considérables. Il n'y avait pas moins de quatre légions (en français, des régiments) pour l'ensemble de l'infanterie : trois d'entre elles, avec 200 officiers (6) chacune, étaient prétorienne : c'étaient les « La Baume », « La Grange » et « Talard », du nom de leurs commandants ; la dernière, la « De Sault », comptait déjà parmi les anciennes ; elle tenait son nom du comte de SAULT, neveu de LESDIGUËRES. La cavalerie ne comprenait que sept escadrons légers de 30 cavaliers ; mais il y avait en outre deux escadrons prétoriens de 100 hommes chacun, l'un cuirassé, l'autre léger ; à quoi s'ajoutaient encore 50 hommes armés d'un fusil à un seul canon, mais plus long, et montés sur des chevaux plus petits : on les appelle en français des carabiniers et ce sont eux qui méritent vraiment le titre de prétoriens parce qu'ils sont affectés à la protection personnelle des gouverneurs et des légats du Roi. A ces soldats réguliers se joignirent bon nombre de jeunes nobles Voconces, Viennois et Ségalaunes, toujours prêts à affronter tous les dangers pour leur patrie, leur Roi et leur gouverneur. Fort de ces troupes,

(1) du 18-8-1621 au 10-11-1621.

(2) le 15-12-1621 - mort devant Monheur (L.-et-G.).

(3) de Valence à Montélimar, approximativement.

(4) Le Pouzin est situé sur la rive droite du Rhône à mi-chemin entre Valence et Montélimar. Baix est à 6 kms au Sud du Pouzin.

(5) né en 1543, mort en 1625 à Valence, François de Bonne, duc de Lesdiguières avait alors 79 ans.

(6) « centuriones » dans le texte. Nous avons tantôt transposé, tantôt traduit les termes militaires que P. de Boissat transpose en latin.

LESDIGUËRES prend contact avec BLAONS, chef des populations rebelles en question, à deux et même trois reprises et, courtoisement mais sans succès, l'invite à se rallier de bon gré au parti du Roi : il presse également CHAMBAULT, adjoint de BLAONS affecté à la défense du Pouzin, de ne pas s'exposer avec ses gens à la colère du Roi et de ne pas se laisser plus longtemps détourner de ses devoirs de Français et de gentilhomme. Mais cette tentative fut aussi vaine que les autres ; c'est pourquoi l'infanterie, placée sous le commandement du comte de MAUGIRON, maréchal de camp du Roi (fonction qui correspond à mon avis, à celle des tribuns du camp chez les Romains), fut mise à bord de barques et de canots et reçut l'ordre de débarquer sur la rive Helvienne (7). Le gros de la cavalerie s'avança le long du Rhône et occupa les villages qui font face au Pouzin ; quant à LESDIGUËRES il partit peu après, avec les cuirassiers et sa suite. Les troupes embarquées abordèrent sans opposition et, dès le lendemain, commencèrent à investir la place, ne rencontrant que des résistances sporadiques sur les ouvrages extérieurs. Pendant ces escarmouches, MAUGIRON fut blessé d'une balle de plomb à la gorge et transporté au camp fixe où il mourut quelques jours plus tard ; c'était un homme de toute première noblesse, un Allobroge, né à Vienne, qui s'était fait remarquer par ses qualités, tant à la Cour qu'à la guerre. A son poste lui succéda SAINT-CHAMONT, de haute naissance lui aussi et de mérite exceptionnel. Pour exercer avec MAUGIRON les fonctions de maréchal de camp, c'est BRESCEIU qui avait déjà été choisi auparavant ; il appartenait également à la haute noblesse dauphinoise ; il était depuis quelque temps en faveur à la cour et l'élégance de ses manières, ses dons physiques et intellectuels en faisaient un homme brillant.

L'investissement achevé (dans la mesure où l'on peut investir une citadelle bâtie sur le rocher et qui s'appuie contre des rochers), LESDIGUËRES arriva au camp et choisit comme poste de commandement le bourg assez connu de Lorient, à deux bornes milliaires de la ville assiégée. Son premier soin fut d'utiliser les barques de transport, tournées face au courant et reliées par un tablier de poutres étroitement fixées l'une à l'autre, pour construire par dessus un solide plancher et lancer ainsi un pont sur le Rhône. Ce travail fut achevé en si peu de temps que les voyageurs, les gens du pays, les soldats, et même les pionniers en étaient stupéfaits.

On mit alors en position des deux côtés du Rhône les pièces d'artillerie destinées à battre les remparts de la ville : deux, naturellement, sur les hauteurs qui séparent Le Pouzin de Baix ; trois autres sur la rive gauche, malgré la violence du courant d'air que le Rhône entraînait par sa vitesse et qui faisait perdre aux boulets de fer lancés par dessus le fleuve une bonne partie de leur puissance de destruction. En outre, LESDIGUËRES fit construire et armer des embarcations légères et s'adjoignit ainsi une sorte de petite armée fluviale :

(7) Les opérations s'engagèrent au printemps de 1622.

des Helviens fournirent les effectifs de cette flottille et le commandement en fut confié à PEREGOURDE, un parfait militaire, fort renommé chez les Helviens, avec mission de tenir les deux rives du Rhône et de le débarrasser des barques de pirates rebelles qui l'infestaient. Ces préparatifs furent activement menés et les deux batteries commencèrent à pilonner et à démolir les remparts.

La ville du Pouzin (8), qui s'est tristement fait connaître par plus d'une révolte et plus d'un siège, affecte la forme d'un triangle ; outre qu'elle est complètement ceinte de murailles, le moindre passage entre les rochers à pic et les gorges abruptes qui l'entourent est interdit par de multiples terrassements ; elle est encore protégée par deux forts qui la dominent : l'un s'appelle Le Castel et l'autre l'Aula (en français La Sale). Rendus audacieux par leur solide forteresse, les gens de la garnison avaient maintes fois tiré profit de leur situation au bord du Rhône ; à l'affût des transports de marchandises qui descendaient ou remontaient le fleuve, ils avaient infesté de leurs brigandages le pays des Cavares et celui des Helviens ; ils avaient même poussé leur audace éhontée jusqu'à s'en prendre aux Princes et assaillir leurs gens en mission qui, chargés de bagages, faisaient route sans méfiance sur la rive gauche. LESDIGUËRES, protecteur des Allobroges, ne pouvait laisser prospérer cet intolérable brigandage ; aussi s'appliqua-t-il à démolir à coups de boulets ce repaire de pillards sinistrement réputé ; il en ébranla les murailles pendant deux ou trois jours jusqu'au moment où l'on crut — mais c'était une erreur — que les destructions étaient suffisantes pour permettre à l'infanterie d'attaquer. Alors, tous, avec le même enthousiasme, réclamèrent le combat ; les rangs s'organisent et l'on prend pour l'assaut la formation classique, en coin. La légion de LA GRANGE, essentiellement formée de Lyonnais, attaquera face à la porte qui donne sur l'intérieur du pays Helvien, celle de Sault, forte de ses Allobroges d'élite, se prépare à occuper le défilé boisé qui forme une défense naturelle ; quant à celles de TALARD et de LA BAUME, composées l'une de jeunes Voconces l'autre de Ségusiaves, elles lient le flanc droit, au confluent du Rhône et du ruisseau qui coule au pied des murs du Pouzin (9).

Partout le courage et l'ardeur brillent dans les regards ; le bruit de l'attaque prochaine se répand dans le camp et tous les jeunes hommes qui participaient en volontaires à cette expédition brûlent de se battre ; chez certains des cavaliers qui n'avaient pourtant reçu aucun ordre, c'est la même impatience ; j'étais du nombre, avec SCIPTON LACOURT, jeune noble viennois d'une intelligence supérieure et rompu aux études philosophiques ; CHAMARANDE, officier de première ligne dans la légion de LA BAUME et que de nombreuses campagnes

(8) La gravure reproduite représente un autre siège du Pouzin, probablement celui de 1628. Il est possible que cette gravure provienne de l'ouvrage de Charles de Beys « Les triomphes de Louis le Juste ».

(9) L'Ouvèze, dont la vallée remonte vers Privas.

avaient déjà rendu célèbre à la cour de Piémont, m'avait chaleureusement accueilli à cause des liens de parenté qui m'unissaient à lui ; l'honneur de marcher au premier rang, en avant des drapeaux, m'avait fait accepter d'emblée ce poste périlleux, mais j'aurais hésité si j'avais prévu que l'affaire prendrait si fâcheuse tournure.

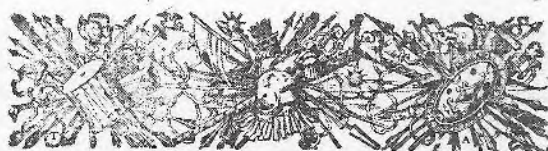
Déjà les rangs étaient formés devant le camp, déjà, après avoir imploré l'aide de Dieu, on marchait à l'ennemi, enseignes déployées, en poussant des cris de guerre, quand — je m'en souviens bien — on vit s'avancer un prêtre de l'ordre des Carmélites qui disait habituellement la messe devant les soldats de la légion DE SAULT, un aumônier, pour employer ce terme plutôt impropre ; après avoir stimulé les courages et multiplié les exhortations passionnées, après avoir promis à ceux qui allaient faire le sacrifice de leur vie une couronne digne de celle des martyrs, il s'élança, devant les étendards, devant les rangs qui les protègent, en avant même des soldats de pointe, seul sous la mitraille qui pleuvait des défenses avancées. Devant chaque légion, deux maîtres de manœuvre (9 bis) accompagnés de vingt artilleurs (10) se ruaient au pas de charge, et pourtant l'ennemi, qui était sur ses gardes, ne se laissa pas émouvoir et les nôtres furent reçus par une grêle de carreaux et de boulets de pierre : les pièces ne tiraient pas au hasard. Jamais on ne vit assaut plus ardent rencontrer résistance plus énergique ; et nous nous rendîmes compte en approchant des fortifications — mais il était trop tard — que les destructions n'étaient pas suffisantes pour permettre une action normale de l'infanterie ; il apparut qu'elles n'avaient pas été dûment constatées et que la jeunesse, déchainée et incapable de maîtriser son ardeur, s'était empressée de prendre pour un ordre le bruit, répandu par on ne sait qui, de l'attaque imminente, et avait volé au danger avec autant d'aveuglement que de témérité. C'est pourquoi ni la chance habituelle de LESDIGUÈRES, ni la vaillance ancrée au cœur des nobles ne suffirent : la troupe ayant pris la fuite, ils affrontèrent avec panache la mitraille puis, lorsqu'ils furent trop près pour que les orgues (11) pussent tirer, la pluie des boulets et des traits ; mais ils ne purent retarder longtemps l'échec de leur tentative. Pas un ne prit pied sur les remparts, même parmi les guerriers les plus renommés ; et pourtant, pour être à la hauteur de leur réputation, ils ne renoncèrent à la lutte que sur l'ordre de LESDIGUÈRES qui détestait l'audace inconsidérée et fit sonner la retraite.

Alors, aux éclats de colère du général, on vit bien qu'il était sincère en affirmant que cette attaque intempestive s'était déclenchée à son insu. Cette défaite soudaine laissa 35 ou 36 morts sur le terrain, mais parmi les blessés qui furent transportés à l'intérieur du camp, il y eut encore une centaine de pertes à déplorer. D'entre ces morts je

(9 bis) *ordinum structores* ».

(10) « *Catapultarii*.

(11) « *fistulæ* ».



RELATIO PRIMA.

Pusiniensis obsidio.



O S T Mont'albani obsidionem, *L*uinej ^{Luines}
Comestabuli ductu infelicitèr susceptam,
Lesdiguereus ad suase recipiens, id pri- ^{Les Ty-}
mum in mandatis à Rege Ludouico ha- ^{guieres}
buit, ut penitiora noua Religionis homi-

nium consilia subodoratus, pullulantem per Vocontios,
atque Segalaunos perduellionem, vel amicâ manu
componeret, vel opprimeret armatâ; ac deinceps inter-
ceptos Rhodani descensus, capitis Pusini, Bateque ar-
cibus communis francorum restituere commercio. Qua-
rum rerum priorem nullo negotio asoluit: (tanta vis
hercûm presentie,) Ad alteram lubens, volensque se
accinxit, iam tum capularis senex, sed experrecti vigo-
ris imperator; usque sibi promptiorem iuxta, ac latio-
rem conciliaret expeditionis successum, Valentiam Ca-
narium non paruo militum delectu venit. Quatuor
adinodum legiones (Franci vocant regimenta) pedita-
tum omnem constabant; quarum tres, denis quasque
centurionibus vicenis stabat Prætoriana: Ex sueve La- ^{La Banne}
balma, Lagrangea, Et Talarita, sic à suis præfectis ^{La Gange}
nominata; hæc Saltia iam tum habita inter veteranas, ^{Talud}
Et à Comite Saltio, Lesdiguerei nepote, id appellationis ^{Sault}
fortita. Equitatum componebant quinquaginta leuis

B

arma

B 75

« Fac-similé de la première page
de l'ouvrage de Pierre de Boissat »

Bibliothèque municipale de Vienne.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 5th Avenue
New York 17, N.Y.

RECEIVED
JAN 10 1964
THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 5th Avenue
New York 17, N.Y.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 5th Avenue
New York 17, N.Y.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF MODERN ART
1000 5th Avenue
New York 17, N.Y.

distinguerai LA BALME-MONTCHATIN qui s'était couvert de gloire en défendant le drapeau dont il avait la garde ; il mordit la poussière sans le lâcher, donnant ainsi un magnifique exemple et trouvant une mort digne de la longue suite de ses ancêtres. Parmi les blessés, le Comte APSE PLESIAN, descendant des illustres comtes de SUZE, CHAMANIET, de l'antique famille des LORAS, Allobroges de Vienne, et CHAMARANDE, que j'ai déjà cité plus haut, s'attribuèrent une renommée prestigieuse. Ce dernier s'était trouvé en face d'un ennemi qui faisait une sortie avec une quinzaine d'hommes ; c'était GORGEAYE, un noble Helvien bien connu pour sa valeur et que la fortune des armes, favorable ce jour-là aux assiégés, remplissait d'assurance ; courageusement CHAMARANDE l'affronta et de ce combat singulier, livré au milieu du fracas de la mêlée, il rapporta, avec une très grave blessure, une gloire impérissable. Nombreux parmi ces volontaires d'élite furent ceux qui revinrent portant les glorieuses marques des coups reçus ; nombreux aussi ceux qui, pourtant indemnes, se firent une solide réputation de courage. Il serait trop long de les citer tous, d'autant qu'au total il n'y en eut pour ainsi dire aucun qui déshonorât son nom par une fuite honteuse. Parmi ceux dont la valeur m'est restée particulièrement présente à l'esprit je citerai, outre ceux que j'ai déjà nommés : BEAUREGARD CHAMPROUE DE GADAGNE qui appartient à une maison naguère puissante en Etrurie, LA PORTE-DOESSIN et son demi-frère LA PORTE-BOCHOSEL qui est aussi par sa mère mon cousin germain, tous deux issus de l'ancienne famille Allobroge des LA PORTE. Je citerai encore trois GIRAUD, les deux frères naturellement, TORNELLES et SAINT-SAUVEUR, mais aussi leur agnat Louis qui est également par sa mère mon cousin-germain ; tous trois appartiennent au même surgeon qui a grandi pendant près de deux cents ans sur le sol viennois et qui se rattache à une souche bretonne de même nom ; Edmond JOMARON enfin, un noble dauphinois lui aussi qui porte également le surnom de SAINT-SAUVEUR. Je ne chercherai pas à citer tous les autres, mon désir étant d'être bref. Pour moi, dont le sort ne t'est peut-être pas indifférent (12), j'eus la cuirasse éclaboussée du sang d'un légionnaire frappé à mort et, tout trempé d'avoir traversé la rivière, je rejoignis d'abord le camp avancé puis, avant le milieu de la nuit, le poste de commandement de la cavalerie prétorienne, de l'autre côté du Rhône, à environ deux bornes milliaires ; j'étais indemne et je remercie le Dieu-tout-puissant de m'avoir accordé cette grâce et la Sainte-Vierge d'avoir intercédé pour moi. Le chagrin de LESDIGUÏÈRES redoubla aux souffrances des blessés ; aux jeunes gens il reprocha longuement leur folle audace ; à ceux qui avaient déclenché le mouvement, leur crédulité ; puis il s'appliqua ardemment à démolir les remparts du Pouzin par un bombardement plus précis en vue d'un nouvel assaut mieux préparé.

Or, pendant que l'artillerie renouvelait ses feux, voici que deux ou

(12) C'est sans doute par fiction littéraire que Boissat imagine un destinataire à son récit.

trois parlementaires calvinistes, envoyés par ROHAN, prince rebelle, traversent le pays des Volques (le Landgoth comme disent les Gollis, le Languedoc en français) et accourent auprès du général. La délégation, conduite par DUCROZ adjure LESDIGUIÈRES de mettre fin à la violence : s'il accepte, la place se rendra immédiatement et sera remise aux mains du vainqueur ; il peut être assuré qu'il en sera le maître ainsi que de ses deux forts ; qu'il épargne les pays et les murs de la ville et prenne sous sa protection et celle du Roi les troupes de la garnison et les habitants ; ils n'ajoutent qu'une seule condition : que le commandement de Baix-sur-Baix soit laissé à BLACONS pour qu'on ne puisse pas dire par la suite que cette place s'est rendue sans combat. LESDIGUIÈRES accepta en faveur d'un homme qui lui avait naguère rendu bien des services et laissa dans la place une garnison commandée par ROCHE DE GRANE, officier bien connu. Peu de temps après il prit également possession de Baix, selon l'accord conclu.

Cette expédition terminée, il partit vers le sud du pays Helvien pour avoir avec le duc de ROHAN l'entrevue que ce dernier avait fait demander par ses émissaires ; après avoir mené à bien cette négociation dont les conditions devaient être soumises à l'approbation du Roi, il rejoignit sa capitale. C'est là que, peu de temps après, une lettre lui apprit qu'il avait été nommé connétable de France avec le plein accord du Conseil Royal unanime.

De quel prestige cette dignité jouit en France, tout le monde le sait ; mais sa nature exacte et son origine, beaucoup les ignorent. Selon certains étymologistes le mot vient de « *stabilitas* » et désigne en quelque sorte un compagnon du roi stable et quasi inamovible ; selon d'autres il vient de « *stabulum* » et signifie « le comte de l'étable du Roi », désignant bien entendu le personnage de la Cour ou de l'entourage du Roi de qui dépendaient son écurie et ses cavaliers. C'est à cette dernière explication que se rangent la majorité des érudits ; elle permet de penser d'une part que les fonctions de connétable étaient à la fois militaires et administratives, et d'autre part qu'il y avait parmi les dépendances du Palais et des bâtiments publics, de vastes constructions servant d'écuries et destinées aux chevaux des cuirassiers ; la direction de ces écuries aussi bien que le commandement des cavaliers et de leurs chevaux constituaient les attributions officielles du connétable et c'est ainsi que le chroniqueur AMOIN (13) parlant de LEUDIGISILE peut l'appeler d'abord « intendant des chevaux du Roi » et, immédiatement après, « commandant des forces royales ». Mais par la suite on vit le titre se multiplier au point que, pour conduire une simple escorte de 600 nobles que LOUIS LE GROS avait donnée à son fils LOUIS partant en Aquitaine épouser la princesse LÉONORE, il n'y avait pas moins de 3 connéta-
bles, selon de vieux parchemins que cite FAUCHET (14) ; on peut en

(13) Auteur d'une « Histoire des Francs » (10^e - 11^e siècle).

(14) Claude Fauchet - 1530-1602 auteur des « Antiquités gauloises et françaises ».

déduire que cette dignité était alors accordée au gré des circonstances. Le respect des usages et des titres se dégrada progressivement, au point qu'il suffisait de commander 1000 hommes pour être appelé connétable ; l'un d'eux pourtant garda tout son prestige à cette époque : son pouvoir s'étendait à l'ensemble du royaume et pour le distinguer des autres on l'appelait le Grand connétable, nom que les Italiens utilisent encore aujourd'hui. Ce qui réduisit cette surabondance, ce fut le nombre croissant des noms, français ou empruntés à l'étranger, de capitaines, lieutenants, colonels, maréchaux de camps, et généraux, et l'on finit par réserver le titre de Connétable, nettement et définitivement, à celui à qui les attributions officielles de commandant des cuirassiers d'abord, de la cavalerie légère ensuite, donnaient en fait tout pouvoir sur l'ensemble de l'armée royale. Il semble fort logique en effet que, chez un peuple de cavaliers dont les campagnes militaires reposent essentiellement sur l'action de la cavalerie et qui bâtit sur elle ses dispositifs, ce soient les principaux chefs de la cavalerie qui aient en mains la direction générale des opérations. C'est donc à des chefs de tout premier ordre que cette dignité supérieure fut désormais attribuée et, pour éviter toute confusion entre fonctions civiles et militaires, on institua une charge distincte dont les titulaires dirigeaient les écuries royales ; on les appelle en français les *Grands Ecuyers* ; le mot ne vient pas de « *equus* », mais de « *scutum* » qui a donné « *scudieri* » en italien et « *scutiferi* » pour ceux qui écrivent en latin. En effet ils sont essentiellement chargés de garder et de protéger la personne des princes et, comme chez nous le rôle principal de la cavalerie était tenu par les cuirassiers et que la meilleure protection ou, si l'on peut dire, le meilleur bouclier, était de monter un cheval bien caparaçonné et solidement cuirassé de fer, il arriva que les écuyers des Princes ne se contentèrent plus de porter le bouclier de leur maître mais s'occupèrent aussi des chevaux de guerre et même, par la suite, des chevaux de course, des haquenées et des trotteurs. Quant à la dignité de Connétable, elle jouissait autrefois d'un tel prestige auprès des Français que ceux qui avaient été appelés à Byzance pour servir dans la garde impériale avaient forgé par transposition phonétique le titre grec de *Contestaule* dont j'ai lu qu'ils aimaient se parer. A l'imitation de nos ancêtres, les petits rois normands, qui avaient quitté leurs pays septentrionaux pour descendre vers les rivages de Neustrie et s'y installer, et même les Dauphinois de Vienne s'appliquèrent si passionnément à avoir leurs connétables que dans certaines familles, pour n'en jamais manquer, on se transmet le titre de père en fils ; ce fut le cas bien entendu des DU BEC chez les premiers, des CLERMONT chez les seconds. Le titre passa même en Castille, en Sicile, à Naples où les Grands l'obtenaient en récompense de leurs hauts faits, à condition toutefois que le nombre de leurs vassaux et de leurs propriétés leur valût assez d'élévation pour pouvoir soutenir l'éclat de cette dignité ; ce qui était justifié, car outre le commandement des armées le connétable avait encore, à la guerre, le pouvoir suprême en matière judiciaire,

toute autre juridiction ayant été supprimée ; quant à ses autres privilèges, moins importants mais nombreux, d'autres auteurs les passent en revue, je n'en parlerai donc pas. J'ajouterai cependant que cette haute fonction fut successivement exercée par (15)

.....

.....

.....

Telle est, selon FÉRON (16) que j'ai suivi, la liste des maîtres de la cavalerie dont les brillants services illustrèrent le pouvoir qui passa entre les mains de LESDIGUIÈRES.

Ces considérations sur les fonctions de connétable n'auront sans doute pas été inutiles : elles montrent à quel point ses mérites envers le Roi et la Patrie et l'éclat de ses hauts faits avaient distingué LESDIGUIÈRES. On ne posa qu'une condition à cet homme exceptionnel pour l'élever au faite des honneurs : qu'il renonçât aux dogmes de la nouvelle religion (17) et qu'il revînt aux autels de ses ancêtres. La grâce divine (18), toute puissante, ne l'abandonna pas ; en un moment elle lava de ses dernières souillures celui qui n'était pas encore prêt à la recevoir quand, trois ans plus tôt, il avait repoussé la même condition et refusé la même dignité. C'était un véritable homme de cœur, modelé à l'image des antiques vertus ; s'il s'était laissé entraîner par la foule des égarés et laissé prendre aux séductions de la nouveauté, il n'aurait pas vraiment voulu désertier ; il avait prêté serment à la secte nouvelle, mais Dieu, dans sa bonté (19), ne permit pas qu'il mourût en dehors de la vérité. Il abjura donc publiquement ces croyances sans autels ni mystères ni miracles, ce simulacre de religion sans mission ni tradition qu'il avait pris pour un véritable culte : aux applaudissements du peuple qui versait de bonnes et douces larmes de joie, il se rallia (20) aux pratiques légitimes que sa mère lui avait enseignées dès le berceau et il reçut des mains du gouverneur VILLEROY l'épée d'honneur, insigne de la haute dignité que lui conférait LOUIS LE JUSTE ; bientôt il fut regu dans l'ordre des Cheva-

(15) P. de Boissat donne ici une longue liste des prédécesseurs de Lesdiguières, d'environ 70 noms, depuis Landresigile, landgrave de Hesse, au VI^e siècle, jusqu'à Henri de Montmorency et Albert de Luynes. Cette liste, d'ailleurs incomplète, nous a semblé trop fastidieuse pour être reproduite.

La dignité de Connétable fut supprimée par Louis XIII, sur le conseil de Richelieu, en 1627.

(16) Le Féron, 1504-1570, héraldiste et compilateur, auteur d'un « catalogue des connétables de France, chanceliers, et prévôts de Paris » - Vascosan 1555.

(17) Lesdiguières avait été pendant longtemps chef des protestants du Dauphiné et s'était emparé de Grenoble pour le compte de Henri IV, en 1590.

(18) La question était d'actualité, Jansenius est condamné en 1642.

(19) Le texte dit : « increata Bonitas », la Bonté incréée, expression technique de la philosophie scholastique.

(20) Le 25 ou le 27 Juillet 1662. Sa conversion et son accession à la dignité de connétable ne furent pas simultanées, contrairement à ce que pourrait laisser croire le texte de P. de Boissat.

liers du Saint-Esprit et admis à la Sainte Communion. Le voici donc soldat du Christ-Roi celui qui avait si longtemps combattu pour les hommes ; il faisait naguère trembler les plus hautes autorités de l'Eglise, le voici converti, comme PAULINE (21), et voici que GRÉGOIRE XV et les princes de l'Eglise Catholique lui envoient des émissaires pour le féliciter ! Cette précieuse épée, glorieux emblème de son pouvoir, LESDIGUËRES ne voulut pas qu'elle fût moins active que son glaive de soldat : il avait presque perdu toute vigueur physique, mais il employa son énergie à abattre la rébellion.

Or, à ce moment, la garnison qui avait été laissée à Baix sur Baix provoquait de nouveaux désordres et, sous de futiles prétextes, se livrait à toutes sortes de violences ; les bateaux qui descendaient ou remontaient le Rhône, transportant l'argent des redevances publiques, étaient pillés, les campagnes Cavares en proie au brigandage, les fermes et les bourgs assaillis, leurs habitants détroussés : en somme cette place présentait manifestement tous les signes de la rébellion. Le Connétable, furieux, ne toléra pas que ce ramassis de pillards fit régner plus longtemps le chaos ; à la tête des mêmes troupes qui avaient déjà cédé Baix par la crainte et Le Pouzin par la force, il gagna Valence, en pays Cavare, et de là envoya en avant une partie de ses troupes pendant que lui-même se préparait. Mais les brigands de Baix n'avaient apparemment pas complètement perdu le sens, et la rage qui les tenait ne les avait pas aveuglés au point qu'ils se crussent capables de résister à des armes toujours victorieuses : au seul nom du général qui s'avancait leur superbe s'effondra, car la Renommée et la Terreur précèdent les étendards des héros ! et cette forteresse double, dont les défenses naturelles — sinon les murailles — égalaient celles de Coreyre, tomba entre les mains de LESDIGUËRES. Après y avoir laissé une garnison plus sûre, le lieutenant général du Roi songea à pousser jusqu'à Privas, centre de la rébellion helvienne où s'orchestraient les projets de guerre généralisée ; il espérait que le siège de cette place serait bientôt à l'ordre du jour et l'idée lui vint d'aller reconnaître les lieux. Il se met donc en marche (22) avec une partie seulement de ses troupes ; chemin faisant, les soldats incendièrent Alissas, bourg peu connu, que les rebelles avaient abandonné, ravagèrent celui de Chomerac, un peu plus important, et font le vide le long des vallées encaissées qui s'étendent du Rhône jusqu'à Privas entre deux masses de rochers abrupts.

Cependant les tireurs helviens, race belliqueuse et aussi adroite à sauter et courir à travers les rochers que les bandits dalmates, ne cessaient de nous harceler sous une grêle de balles ; c'est avec cette

(21) Cette allusion permet de placer la rédaction définitive de ce récit entre 1642, date de la première représentation de « Polyeucte », et 1649 date de l'impression de l'ouvrage. Il est d'ailleurs vraisemblable que P. de Boissat, qui n'avait que 19 ans lors du siège du Pouzin, n'ait rédigé ses « relations » que dans sa studieuse retraite de Vienne, à partir de 1638.

(22) mi-Août 1622.

fâcheuse escorte que nous arrivâmes à Privas, non sans avoir subi quelques pertes, et là, à bonne distance, nous observâmes la place-forte, creuset de la rébellion. Mais cette populace, guerrière dans l'âme, ne se contenta pas à l'intérieur de ses murailles ; courant à travers les broussailles et les vignes, des tireurs, au nombre de 80 environ, accueillirent par un feu nourri nos troupes d'avant-garde, des cavaliers prétoriens, dont j'étais ; dix d'entre nous furent alors désignés par CHAMBILLAC et par André BOISSAT, mon frère (le premier était commandant-adjoint et le second enseigne de l'escadron) pour aller de l'avant et mettre en fuite les voltigeurs. Ce fut le noble dauphinois LA RAMELIÈRE, un officier d'état-major, qui voulut commander ce petit détachement avec JANON, maître de manœuvre de la cavalerie prétorienne ; c'étaient deux hommes d'un courage exceptionnel qui avaient longtemps fait leurs preuves dans les campagnes des Alpes. L'affaire prit bonne tournure et nous ne fûmes pas longs à chasser cet essaim de guêpes importunes ; cependant LESMIÈRES, sous la protection de la cavalerie qui se tenait, non sans danger, à portée de l'artillerie ennemie, put étudier à bonne distance la citadelle, pour le cas où le Roi lui donnerait mission de s'en emparer ; puis il fit demi-tour, et rejoignit sa base.

Le lendemain (23) il partit vers le pays volque pour saluer le Roi et le remercier de la dignité qu'il lui avait accordée ; Louis était alors à Lunel d'où il menait le siège de Montpellier (24) ; il avait battu et mis en fuite SOUBISE à l'île de Riez (25), soumis de vive force toutes les places d'Aquitaine (26) qui soutenaient la révolte huguenote et, volant de succès en succès, était accouru en Languedoc (27) où il menaçait des pires représailles tous les partisans de la rébellion qui ne se hâteraient pas de revenir d'eux-mêmes à l'obéissance. Le Connétable salua donc le Roi puis, comme les négociations de paix qu'il avait menées au cours de sa récente entrevue avec le Prince de ROHAN n'avaient pas abouti, à cause de l'entêtement des Montpellicérains, il rejoignit Grenoble (28) pour y lever de nouvelles troupes destinées à renforcer au plus vite l'armée royale fort éprouvée et dont les effectifs avaient fondu. Dès son arrivée il se hâta d'ajouter à ses légions de vétérans deux légions nouvelles commandées par TRÉMONT et MONTCHAL, le premier un Héduen de Semur, le deuxième un Salluvien de Simiane, tous deux de très ancienne noblesse ; il en fait une seule et même armée et, sans attendre, les envoie rejoindre le camp de Montpellier. Il y fut d'ailleurs appelé lui-même par le Roi pour négocier la paix ou éventuellement poursuivre la guerre. A son arrivée (29) les légionnaires qu'il avait amenés furent donnés en

(23) Août 1622.

(24) Montpellier fut investie par Condé vers le 1.8.1622.

(25) Avril 1622.

(26) Parmi lesquelles Négrepelisse du 8 au 12.6.1622.

(27) Août 1622.

(28) début Septembre 1622.

renfort à l'armée assiégeante ; ils campèrent avec elle et grossirent considérablement ses effectifs ; quant à sa cavalerie, elle fut répartie dans les villages environnants de manière à pouvoir se ravitailler en fourrage et fournir des patrouilles ; comme quartier général, LESDIGUÈRES choisit un village situé dans une vallée verdoyante à laquelle il doit son nom : Vauvert (30). C'est là que se produisit un incident qui, pour n'avoir pas été sanglant, mérite cependant d'être rapporté, car il donna la preuve éclatante que cet homme accablé par la vieillesse était encore d'un courage exceptionnel. Depuis son arrivée au camp royal sa cavalerie avait laissé à celle du Roi les prérogatives de cavalerie prétorienne ; un de ses escadrons légers, qui était cantonné dans le même village que lui, était donc en train de tendre une embuscade aux convois de ravitaillement ennemis, non loin de Montpellier, lorsque des hennissements lui révélèrent la présence d'un autre groupe de cavaliers ; celui-ci à son tour s'aperçoit qu'il n'est pas seul ; des deux côtés on croit avoir affaire à des ennemis, on prend la formation de combat et l'on charge. Les nôtres, inférieurs en nombre et privés de chef, furent facilement mis en fuite : piquant des deux, ils galopent d'une seule traite jusqu'à Vauvert où leurs chevaux arrivent à bout de souffle, écumants et ruisselants. Du même coup les valets d'écurie qui étaient sortis du village, en grand nombre, pour faire boire les bêtes de trait rentrent précipitamment, communiquent leur affolement autour d'eux et sèment la terreur : on accourt vers la maison du Connétable en annonçant que l'ennemi fonce vers le village, qu'il arrive, qu'il est là, et l'on répand partout la nouvelle de la catastrophe imminente. Et ce fut pis encore quand on entendit les exagérations complaisantes des fuyards voulant, comme toujours en pareil cas, excuser leur déroute par le nombre des ennemis.

LESDIGUÈRES venait de s'installer pour prendre son déjeuner, allongé, comme font souvent les vieillards, lorsqu'il entendit au loin le bruit de l'agitation ; aussitôt, ignorant encore la panique et la terreur qui régnaient d'avance dans le village, il réclama ses armes et son cheval, se mit en selle en un instant et, avec quelques compagnons, se lança sans hésiter à la rencontre des assaillants. Mais la surprise et la joie faillirent bien le terrasser lorsqu'il se rendit compte que ces ennemis qui talonnaient les fuyards, sûrs d'avoir remporté une éclatante victoire, n'étaient autres que des gens de sa propre cavalerie ; l'émotion fut aussi grande de leur côté et l'admiration les saisit en face de ce vieillard plus qu'octogénaire, comblé d'honneurs et plus auréolé de gloire qu'aucun autre général en France, qui malgré sa faiblesse s'était bravement porté au devant d'un ennemi victorieux. Il est évident que si les fuyards n'avaient pas eu la bonne inspiration de se diriger du côté de Vauvert ils se seraient fait massacrer.

(29) mi-septembre 1622.

(30) à 35 kilomètres à l'Est de Montpellier.

Pendant toute la durée du siège de Montpellier (31), le Connétable ne cessa d'inspecter les travaux et de visiter les avant-postes, faisant tout pour stimuler les assiégeants et démoraliser les assiégés, agissant en véritable chef de guerre. En effet, dès son arrivée, le Prince de Condé s'était effacé devant lui et était parti se reposer en Italie (32) ; d'ailleurs, même s'il n'était pas parti, la direction des opérations et les prérogatives de haut-commandement seraient revenues de droit au Connétable ; sur l'ordre du Roi, ce dernier eut avec ROHAN maintes entrevues ; après avoir longuement consulté les principaux intéressés, il acquit la certitude que les forces huguenotes étaient loin de s'effondrer et il se rendit compte qu'il était presque impossible de réduire par les armes une place dont les défenses étaient pratiquement intables et qui attendait des renforts ; aussi estima-t-il qu'il aurait intérêt à se poser en médiateur et à plaider en faveur d'une paix juste et avantageuse. Il réunit donc un conseil de guerre et exposa avec force ses conclusions ; comme les personnages de premier plan étaient nombreux à l'approuver sans réserves (33), il décida le Roi à accorder son pardon aux assiégés ; il décida aussi les assiégés à faire leur soumission au Roi et à lui ouvrir leurs portes (34) en acceptant des conditions honorables. Bien des raisons sans doute les poussèrent à accepter, mais la crainte des renforts qu'il avait amenés et la perspective d'en voir arriver d'autres, la puissance de l'armée royale accréditée par l'éloquence d'un vieillard, la noblesse même de cet homme exceptionnel qui, malgré sa conversion, n'avait pas perdu tout son prestige auprès des huguenots, tout cela fut certainement décisif.

C'est donc ici que se terminera ce récit ; les troupes quittèrent Montpellier pour leurs quartiers d'hiver, le Roi rentra à Paris (35) et LESDIGUËRES à Grenoble.

(31) le siège dura 6 à 7 semaines bien que Rohan n'eût à opposer que 4.000 fantassins et 500 cavaliers aux 30.000 hommes du Roi.

(32) Le 9.10.1622. Repos ou accomplissement d'un vœu n'étaient que prétextes ; en fait Condé, partisan de la force, n'approuvait pas les négociations entamées par Lesdiguières.

(33) On peut regretter que P. de Boissat ne nous ait point cité leurs noms. Les partisans de la guerre à outrance devaient être assez nombreux.

(34) Louis XIII entra à Montpellier le 18.10.1622.

(35) Louis XIII quitta Montpellier pour Lyon le 29.10.1622.

UN GRAND « AMI DE VIENNE » JULES FORMIGÉ

*Son éloge funèbre, prononcé en séance publique
du Conseil municipal, le 28 octobre 1960
par le Docteur Maurice CHAPUIS, maire de Vienne*

J'ai, Messieurs, le triste devoir de vous apprendre ou plutôt de vous rappeler la mort de celui qui a été un très bon serviteur de la Ville de Vienne.

Le 19 août dernier, après une très courte maladie et dans la 82^e année de son âge, est mort M. Jules Formigé.

Architecte, il avait réalisé de très importants édifices publics et privés, spécialement dans la région parisienne. Mais son œuvre de dilection fut, sa vie durant, la continuation de celle dans laquelle son père avait déjà illustré le nom de Formigé. Comme lui, architecte des Monuments Historiques, il poursuivit la recherche archéologique, la restitution des plans architecturaux et la restauration des monuments antiques de notre pays. Son œuvre est écrite dans nombre de publications, d'ouvrages, de livres, souvent ignorés du profane. Mais, aussi, inscrite dans la pierre : presque tous, nous connaissons, par exemple, parce que dans des régions proches, les restaurations des monuments romains d'Orange, d'Arles, le Trophée de la Turbie, qui ne sont qu'une part de son œuvre.

Chargé des plus hautes fonctions, architecte, puis inspecteur des Monuments historiques, il avait été appelé aux plus hautes dignités. Membre de l'Institut de France, il avait eu le suprême honneur d'en être élu président.

L'homme qui avait eu cette carrière, la plus prestigieuse qui puisse être dans son art, j'ai eu la chance, depuis quelques mois, de le voir plusieurs fois.

De haute stature, très droit, la démarche très sûre, mais aussi leste, le regard très vif et très mobile, il était, dans sa conversation, aussi simple aussi original que varié, l'esprit toujours en éveil et d'une activité que rien n'arrêtait.

Ces quelques paroles, Messieurs, seulement pour évoquer et vous situer M. Jules Formigé. Je ne peux, d'ailleurs, le faire que très incomplètement, très brièvement, très mal.

Mais ce que je dois dire dans cette assemblée, c'est la part de sa vie qui est inscrite à Vienne dans la restauration de ces monuments qu'ont fait nos ancêtres, et l'amour particulier qu'il avait pour notre cité.

Il n'est aucun des monuments de notre Cité qui n'ait été étudié, restauré, ou parfois même ressuscité de son ensevelissement.

- St-Maurice, dont il a commencé à restaurer la façade.
- St-Pierre dont il a réorganisé les collections lapidaires.
- St-André-le-Bas qui lui doit sa façade sur le Rhône, la restauration de son abside et surtout son splendide cloître complètement ressuscité et l'installation de ses inscriptions paléo-chrétiennes si rares.

- le Théâtre Romain, le 2^e Théâtre, l'Odéon en cours de déblaiement.
- les fouilles de l'Ancien Hôpital.

Tout cela nous le voyons tous les jours, mais il y a, aussi, toutes ces recherches, le travail considérable qui a permis de contrôler le périmètre des remparts de la Vienne romaine — le capitole qui a précédé la citadelle sur la colline de Pipet, l'arc municipal repéré au pied de la colline de la Bâtie et sous l'Eglise St-André une porte de la Ville et ses magasins portuaires — ses études sur le Palais du Miroir et le port romain en face de l'em-bouchure de la Gère.

Tout cet immense travail qui fait mieux connaître notre Ville et la gloire de son passé, il l'a poursuivi depuis 1920. Lorsque l' inexorable limite d'âge avait dû l'écarter de Vienne, il avait néanmoins, obtenu le rare privilège de conserver, non seulement les recherches entreprises non loin de chez lui, à Saint-Denis — la nécropole royale parisienne —, mais aussi celles de Vienne.

Il avait été chargé de continuer les fouilles de l'Odéon et les fouilles de l'Ancien Hôpital, dont les plans de remise en état sous forme de Jardin Archéologique étaient en cours de préparation. La dernière fois que je l'ai vu, au Palais du Miroir, il préparait en même temps qu'un livre sur les Théâtres romains, une note à l'Institut pour favoriser une remise en état de celui-ci et des travaux le dégageant, bien que cela ne fût plus de son domaine.

Depuis 1920 — jusqu'à sa mort — Vienne a, je crois, été la ville qu'il a le plus étudiée, le plus restaurée et peut-être, je crois, la plus aimée.

Que ce qu'il a exhumé et restauré, soit, pour nous, non seulement une richesse touristique, mais le souvenir vivant de ce qu'ont bâti nos pères et l'orgueil légitime d'être, de longue date, des civilisés, c'est, en partie, à lui que nous le devons.

Cet hommage public que je me fais un devoir de rendre à M. Jules Formigé, il est certain que mon prédécesseur, qui l'avait vu œuvrer, qui, par le Conseil Général, pour les fouilles de l'Odéon, a voulu l'aider à continuer son œuvre, l'aurait fait, lui aussi.

M. Ruf, Conservateur des musées, m'avait dit que M. Hussel avait indiqué, non seulement en privé, mais publiquement, qu'il se proposait de faire ce qu'avait Orange, de lui manifester par le titre de Citoyen d'Honneur de notre Cité, notre reconnaissance. Le temps a passé. Cela n'a pas été fait. Je ne l'ai pas fait non plus, et M. Formigé est mort. Mais je suis certain que la reconnaissance viennoise est unanime, et que je n'en suis que l'interprète.

Nous avons déjà délégué M. le Conservateur des Musées de Vienne à ses funérailles, où Vienne était la seule ville représentée.

Il faudra qu'un jour, son nom soit celui d'une rue ou d'une place, mais on ne peut improviser et changer sans omettre des noms. D'ailleurs, il ne serait pas bien que le regretté M. Vassy n'ait pas, avant lui, son nom sur une artère de notre Cité. Nous devons y penser un jour, et d'une façon réfléchie. Tant d'autres soucis pressent peut-être plus.

Le nom de Formigé est déjà inscrit sur le cloître St-André, sur le Théâtre, et n'est-il pas déjà associé à celui de Vienne ? Je lisais récemment un ouvrage de vulgarisation archéologique (« Lumière sur la Gaule », de M. P. Eydoux, p. 147, de 1960) où je lisais ce passage :

« Toutes les fouilles portent des noms — tellement l'archéologie est affaire humaine, tant elle exprime le flair, la science, la ténacité d'un individu. Pourrait-on dissocier Vaison-la-Romaine du Chanoine Sautel, Entremont de Fernand Benoît, Strasbourg de Jean-Jacques Hati, Vienne de Formigé ?... »

Je pense — je l'espère comme vous — que cela résume ce que je viens de vous dire. L'on ne pourra dissocier Vienne de Formigé.

Cinq mois après, le 16 mars 1961, dans le cours du rapport moral qu'il a présenté à l'Assemblée générale de la Société des Amis de Vienne, le président Charles Jaillet a cité cet éloge funèbre et s'y est associé, qualifiant de « grand Ami de Vienne » celui qui en était l'objet.

Trente-sept ans plus tôt, le 8 avril 1924, lors d'une assemblée semblable, tenue en la salle Saint-Louis, Jules Formigé avait fait une très intéressante et très instructive conférence sur « le Théâtre chez les Romains ». En présentant le conférencier, le président d'alors, M. Maurice Faure, s'était exprimé dans les termes suivants : « En mars 1919, il y a cinq ans, que M. Formigé vint nous rendre visite pour la première fois... Nous sommes heureux de lui donner le titre de très bon ami de Vienne, dans lequel nous mettons tant de sympathie, de reconnaissance et d'espoir... » Ce fut le temps d'une collaboration étroite et constante qui produisit les fruits abondants que l'on sait et que le Docteur Chapuis a rappelé dans le discours que nous venons de lire. Si le témoignage de cette collaboration a été gravé dans la pierre au cloître de Saint-André-le-Bas, il n'en a rien été au théâtre romain, et c'est regrettable, attendu que ce fut la Société des Amis de Vienne qui donna l'impulsion pour l'ouverture des travaux de dégagement et de restauration et réalisa l'achat du terrain.

Par la suite, cette collaboration se relâcha. Le président Jaillet, dans son rapport, a exprimé un profond regret de ce relâchement qui a permis « certaines erreurs qui auraient pu être évitées », erreurs dont il faut bien citer, ici, les deux principales, qui sont « monumentales » (c'est bien le cas de le dire). La première, seule, pourrait être réparée facilement. Les voici donc :

A la Primatiale Saint-Maurice, Formigé a fait démolir la majeure partie du mur surmontant la façade entre les deux tours, devenu, par le fait, triangulaire, alors qu'il avait été, toujours, rectangulaire (tous les documents iconographiques, depuis les plus anciens dessins et gravures jusqu'aux photographies du début de notre siècle, en font foi). Originellement, ce mur, datant de la Renaissance, moment de l'achèvement de la cathédrale, comportait trois baies avec un arc en anse de panier. Celles-ci avaient été bouchées postérieurement. Cette espèce de fronton triangulaire imposé par Formigé a énormément défiguré le monument. Ce qui caractérisait la façade de Saint-Maurice de Vienne, c'était, précisément, la prédominance des lignes horizontales. Les deux lignes triangulaires sont venues rompre l'équilibre. Ceci est extrêmement fâcheux. Il faut absolument que les services des Monuments Historiques restituent à la Primatiale Saint-Maurice sa façade originelle, en rétablissant d'abord, le mur rectangulaire dont il vient d'être question, et, ensuite, les balustrades couronnant les tours, sans oublier les tourelles des escaliers.

Au flanc occidental de la colline de Pipet, Formigé a fait enlever presque complètement le terrain situé au-dessus du théâtre romain.

Or, ce fut sans aucune espèce d'utilité, puisque ce n'était plus le théâtre, et ce fut, aussi, en pure perte, puisqu'il n'y a, ici, que rocher ou construction informe de soutien, alors qu'en laissant les choses telles qu'elles avaient été aménagées par la nature et le temps, le théâtre antique de Vienne aurait eu, pour le couronner, un peu de cette verdure qui donne tant de charme à son frère de Lyon. De loin, plus encore que de près, l'aspect de cette partie de la colline ressemble à une carrière, un peu à celle qui a absorbé, naguère, le pittoresque « Fort du diable » si riche d'histoire et de légende (encore une perte à déplorer !). C'est infiniment disgracieux, et, hélas ! sans remède. Comment pourrait-on imaginer que « la benoîte nature » puisse, une fois, reprendre ses droits, attendu qu'il faudra, toujours, veiller à ce que des cailloux détachés de la colline ne viennent pas tomber sur la tête des spectateurs ou des visiteurs, et, par conséquent, maintenir en permanence, un système de protection, voire de réfection, comme c'est le cas depuis quelques années, ce qui, évidemment, nuit encore à l'esthétique ?

« *Errare humanum est* » : cette locution déjà en usage, sans doute, au temps de la construction du théâtre de Pipet, l'est encore de nos jours et elle le sera jusqu'à la fin du monde... Pensons au texte de l'inscription qui fut dégagée et mise en valeur par les grands travaux de Saint-André-le-Bas réalisés par Formigé avec la collaboration de la Société des Amis de Vienne, et appliquons-le à Jules Formigé comme il l'a été à Ernest Bizot.



POÈMES INÉDITS DE PIERRE DAVID, VIENNOIS

Pierre Claude Marius David naquit à Vienne, le 21 novembre 1878, au n° 23 de la Montée Saint-Marcel, en cette maison qui est à gauche dans le tournant, après le clos de l'Amicale laïque, et qui devait être belle en ce temps-là car actuellement encore, elle ne manque pas d'un certain charme. Celui qui y vit le jour, il y aura bientôt 84 ans, aimait à parler de sa maison natale et à souligner que les balcons de celle-ci, qui ne sont pas quelconques, provenaient de l'Hôtel de Ville. Encore quelques dizaines d'années, et qui pourra parler de sa maison natale, avec l'affection qu'a pour elle tout homme de cœur ?.. Son père, Jacques David, d'une famille originaire de Seyssuel, était, dit l'acte de naissance, « greffier de simple police » — nous dirions aujourd'hui : « greffier du Tribunal d'instance », après avoir dit : « greffier de la Justice de Paix ». Sa mère, Marie-Antoinette Manin, était d'une famille possessionnée en ces lieux depuis plusieurs générations. Le frère puîné de cette dernière fut, de nombreuses années, receveur municipal de Vienne.

Toute sa vie durant, Pierre David conserva un amour profond pour sa ville natale. Il venait y faire des séjours assez fréquents et parfois prolongés auprès des siens. De Paray-le-Monial où il accomplit la majeure partie de sa carrière dans l'Enregistrement et où il se maria en 1913, puis, de Paris où il termina ladite carrière et prit sa retraite, il s'intéressait aux choses de Vienne et à l'histoire de cette ville. Il suivait avec bonheur et compétence les découvertes et les publications relatives à celle-ci. Grand bibliophile, très épris du beau, il avait multiplié son « ex-libris », dont nous connaissons sept aspects différents, certains réalisés en typographie, d'autres en gravure, l'un représentant la façade du Temple d'Auguste et de Livie, un autre la fameuse louve du Capitole allaitant Rémus et Romulus, un autre avec une citation en caractères grecs, un autre encore avec un vers de Pierre de Ronsard, etc. Ainsi se manifestaient le goût et la science littéraires et artistiques de cet estimable érudit qui fut un véritable « humaniste » à la manière du XVI^e siècle, ou un véritable « honnête homme » à la manière du XVII^e, avec toujours cette qualité de « Viennois » à laquelle il tenait comme à la prune de ses yeux, ces yeux pétillants d'intelligence, et, parfois, d'une certaine ironie de bon aloi, derrière le lorgnon. « Pierre David, Viennois » : c'est ainsi qu'il voulait être connu et appelé, comme l'avait été le célèbre poète des Amours qui signait : « Pierre de Ronsard, Vendômois ».

Il y a quelques années, il avait fait exécuter un dessin par notre jeune concitoyen et excellent artiste Jean Eynaud qui représentait la colline de Pipet telle qu'elle avait dû être à l'époque gallo-romaine, avec son « castum », ses terrasses et son temple. N'était-ce pas sur le flanc méridional de cette colline lourde d'histoire qu'il était né ? Dans son esprit, il ne pouvait pas ne pas relier le présent au passé. Peu d'années avant sa mort, il avait cru de son devoir d'écrire au maire de Vienne pour l'inciter à redonner à une rue le nom du poète latin Martial. C'était à juste raison. Comme pour légitimer les prénoms latins que son père lui avait donnés, tous chargés d'histoire — son nom patronymique aussi, évidemment —, David avait une prédilection pour la civilisation latine, ses souvenirs et tout ce qu'elle a apporté et laissé à nous, Français. Claude, l'empereur, né à Lyon, n'a-t-il pas cité la ville de Vienne en termes élogieux, dans les fameuses tables de bronze ? Marius, le général, ne personnifie-t-il pas la victoire de cette civilisation sur l'invasion barbare ? Si des preuves de cette prédilection devaient être fournies, nous en trouverions une dans le choix du titre de deux poèmes sur les trois que Pierre David a composés dans la soixante dixième année de son âge : « Vitæ cursus » et « Gradus ad Parnassum vel Consilia Musarum ».

Ces trois poèmes ont été dédiés à l'amitié viennoise, et c'est pour cela qu'ils ont leur place dans le présent bulletin. Pierre David, amoureux comme il l'était de sa ville natale, ne pouvait pas ne pas y avoir des amis, comme lui amoureux de celle-ci. Parmi eux, en premier lieu, était le célèbre philosophe, son concitoyen et contemporain, le Docteur Paul-Louis Couchoud, venu finir ses jours en la maison située à gauche dans le début de la rue Henri-Jacquier (appelée au temps de leur naissance et de leur jeunesse montée St-Marcel), et y mourir le 8 avril 1959, moins de neuf mois avant son ami. Il disait de lui : « mon frère Couchoud », témoignant ainsi de la qualité exceptionnelle de cette amitié, née sur les bancs du collège des Pères Maristes de Saint-Chamond, qu'une longue et féconde vie, de part et d'autre, avait entretenue sans défaillance.

Cette en raison de laquelle ces poèmes sont publiés aujourd'hui fut moins ancienne : — d'une trentaine d'années seulement —, mais elle fut très solide, très fidèle, et aussi très enrichissante pour celui qui eut l'honneur et le bonheur d'être en contact avec cet esprit si distingué, et, il faut bien le dire encore, ce grand cœur que fut Pierre David. En prononçant son éloge funèbre, au cours de l'assemblée générale de la « Société des Amis de Vienne », le lundi 28 mars 1960, l'auteur de ces lignes lut le troisième poème, c'est-à-dire le sonnet intitulé : « Soir devant la cathédrale ». Notre-Dame de Paris où il aimait aller rêver de l'histoire de France ; Saint-Maurice de Vienne aux piliers de la nef et aux voussures du grand portail de laquelle le roi David est représenté trois fois : importe-t-il de le savoir ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une cathédrale imaginaire, fictive ? Pierre savait écouter « le langage loyal des pierres ». Il était

mort deux mois plus tôt, exactement le 20 janvier, à Paris, et, depuis le 27 janvier il reposait en terre viennoise, en terre natale. Avec beaucoup d'émotion au cœur, le lecteur et, plus encore, l'ami, avait récité les deux tercets du sonnet, puis, avait souligné leur accent prophétique, attendu que le poète mourut subitement, dans les rues de la capitale. Oui, « sous son pied tremblant, cette terre avait cédé »... Dans de telles conditions, ne pouvons-nous pas estimer que jamais cri d'espérance poussé en final par un poète chrétien ne fut plus justifié ? Le Seigneur aura « voulu le recevoir dans la grâce efficace de ceux qui, confiants, ont cru en sa Lumière ».

Ch. J.

Pâques 1962.

A Monsieur JAILLET,

qui pourra lire ces poésies (les seules que j'ai commises)
quand il aura loisirs de retraite... ce ne sera pas demain !

Voici trois fantaisies du temps de septennaine.
Qu'ils sont loin, O Seigneur, les jours de prétenaine !

Vienne, le 8 septembre 1948.

P. DAVID.

I

VITÆ CURSUS

Le Matin de nos jours est un satin fragile.
Que sera-t-il demain ? Etendard palpitant ?
Ou, sous nos doigts fiévreux, une loque futile ?
Le Matin de nos jours est un satin fragile.

Midi, à nos ardeurs verse ses coupes pleines
Et nous les répandons sous un rire éclatant,
Trop souvent sans souci de vertus plus sereines.
Midi, à nos ardeurs, verse ses coupes pleines.

Mais le Soir de nos jours est le soir de nos peines.
Notre penser s'élève au havre transcendant
Où l'homme enfin vivra dépouillé de ses gênes ;
Car le Soir de nos jours est le soir de nos peines.

II

GRADUS AD PARNASSUM

VEL

CONSILIA MUSARUM

(Un voyage manqué)

J'ai rêvé ce soir là, au Divin Musagète...
Et les Sœurs enlacées, les Filles de Mémoire
Suivaient le Dieu sonore en sa haute retraite,
Au Temple fabuleux des dictames de Gloire...

Leur inlassable ronde a dénoué ses rangs...
Déesses ! dites-moi le secret de vos chants ;
Le miel des discours ; la ferveur des émois...
O rythmes sans seconds ! Entendez-vous ma voix ?

(Et les muses m'ont dit... ou j'ai cru les entendre !)

— Le Monde est Harmonie ; et la Musique vive
Aux sphères dispersées impose ses accents !
— Non ! satisfais ton âme à l'Elégie plaintive !...
— Tragique cœur humain, redis tes seuls tourments !...

— La Lyre sous tes doigts chantera plus sereine,
Plus douce, mon enfant, que le Comique vain !...
— Non ! tout est Comédie ! Elle distraira ta peine !...
— La Danse est consolante au pauvre cœur humain !

— Elève tes pensers aux voûtes éternelles ;
N'as-tu donc pas souci des étonnants chemins
Où chaque nuit d'été brûle mes étincelles ?...
Chaque soir Uranie écrira ton Destin !

J'interrogeai Clio pensive en un réduit ;
Vierge du Souvenir, dis-moi : Que dois-je croire ?
Et la Vierge me dit : C'est toujours même histoire :
Demain, malgré Kipling, sera comme aujourd'hui !

.....

Alors, je sus mon rêve et mon infirmité :
Je hais la Comédie et ma voix peu lyrique ;
Je ne sais pas danser, et je crains le Tragique...
Uranie me perd dans son Immensité !

Je l'ai vu clairement : chaque Sœur parlait d'Elle !
Le mortel que j'étais en convint tristement :
Ma nature n'est pas de l'essence immortelle ;
Je suis homme, sans plus, et mon pas est pesant !

Ainsi, je descendis loin d'impossibles rêves
Et regagnai la Terre... A moi, cette Inconnue :
A qui veut conquérir, il n'est aucunes trêves ;
La joie est en nous-mêmes, et non pas dans la Nue !
.....

Une clarté tremblait aux horizons vermeils :
Aux franges de la Nuit palpitaient des Soleils !

III

SOIR DEVANT LA CATHEDRALE

« Aux franges de la Nuit, palpitaient des Soleils »

Audace des arceaux !... Flèches d'or dans le soir ;
Du Temple déserté, compagnes assidues !
Cloîtres silencieux ! Vous conservez l'espoir
Du repos éternel pour nos forces recrues...

Le Bourdon de prière a fui comme un essaim...
L'homme vain n'entend plus votre troupe légère ;
Mais, Divine Pensée, au Céleste Jardin,
Tu gardes souvenir du murmure séculaire.

Seigneur qui es Bonté et non pas le Tourment
Comme de Père à fils, uses-en doucement :
Si j'avais moins failli, moindre serait ta grâce !

Quand sous mon pied tremblant cèdera cette Terre
Veuille me recevoir dans la grâce efficace
De ceux qui, confiants, ont cru en ta Lumière !

BALLADE DES IMAGIERS DE SAINT-MAURICE DE VIENNE

Œuvre élevée au cours de siècles, Cathédrale,
Protectrice placée au bord du fier cours d'eau,
Tu dressas lentement ton âme verticale
Parallèle aux fûts droits coiffés de chapiteaux,
Reliés par les doigts pieux des arcs doubleaux.
Gigantesque élan fou d'audace singulière,
Chaque siècle a gravé son rêve en ta matière,
Arcades et portails, tailloirs, socles, piliers,
Où vibre encor la foi de la foule ouvrière :
Onc ne fut plus bel art que celui d'imagier.

Pilastres cannelés, tore orné d'astragale,
Arcs, colonnes de marbre et frise du Verseau
Ce curieux mélange, où se peint la fringale
De pierre et d'art, unit pour construire un joyau
Du Romain, du Roman à l'Ogival nouveau.
Vivant livre du peuple et chant de l'âme fière,
Face au Rhône rageur, la cathédrale altière,
De Léger, de Bernin, jusqu'à Pierre Palmier,
Connut les soins des compagnons aux mains légères
Onc ne fut plus bel art que celui d'imagier

De l'art roman issu de l'âme monacale
L'esprit religieux régna sur son berceau ;
Puis l'art gothique né de l'ardeur communale,
Pour l'orgueil des Viennois fait jaillir du ciseau
Fleurs, anges, séraphins, ou Femmes au tombeau.
L'ouvrier laïc vit les leçons familières
De l'Écriture, enrubannant de phylactères
Le Faux Messie, et l'on entend sur le chantier
Battre le cœur d'un peuple enivré de lumière :
Onc ne fut plus bel art que celui d'imagier

ENVOI

Prince Jésus, s'érige au ciel un chant de pierre
Plus grand que notre foi, plus doux que la prière,
Pour la Vierge Marie et Dieu glorifier ;
Nos images autour s'enroulent comme un lierre :
Onc ne fut plus bel art que celui d'imagier

Charles-Joseph MILLON.

PAUL-LOUIS COUCHOUD

Philosophe, penseur et poète, le docteur Paul-Louis Couchoud est mort, le mercredi 8 avril 1959, à l'âge de 80 ans, à Vienne, sa ville natale, où il s'était retiré depuis quelques dix ans.

Les Viennois connaissaient la silhouette de ce vieillard au port digne, qui, appuyé sur sa canne, parcourait les rues et les quais de leur cité, tandis que les habitués du Cercle littéraire et artistique appréciaient à sa juste valeur ses dons de conférencier et l'étendue de son érudition.

Dans un visage souriant et bon, son regard bleu conservait quelque chose de pur, comme si les mystères de la grande tradition sur lesquels, en penseur, il s'était longuement penché, l'avaient marqué.

Né à Vienne, le 6 juillet 1879, Paul-Louis Couchoud, après des études qui devaient faire de lui un agrégé de l'Université, s'était tourné vers la médecine. C'est à Paris qu'il s'installait au début du siècle.

Ses aspirations littéraires, ses connaissances en archéologie et en art, ses talents de poète le conduisirent à fréquenter les cénacles littéraires et les salons alors célèbres. Ses essais devaient lui valoir de nombreuses relations qui voyaient en lui non seulement le médecin, mais le poète, l'érudit et l'ami, relations parmi lesquelles il convient de citer entre autres : les poètes Robert, de Montesquiou, Catulle Mendès, l'écrivain Anatole France, dont on a écrit qu'il fut le plus noble des disciples, les compositeurs Reynaldo Hahn, Claude Delvincourt et le sculpteur Antoine Bourdelle dont il devait devenir le beau-frère.

Son œuvre de philosophe compte de nombreux ouvrages — les plus connus sont « L'Enigme » et « Le Mystère de Jésus » — dont certains soulevèrent des discussions passionnées.

Grand voyageur, curieux des civilisations antiques et des croyances, Paul-Louis Couchoud délaissant son cabinet du boulevard St-Germain, parcourut de nombreuses régions du monde, avec le souci de noter et d'observer les traditions, les mœurs, les coutumes.

Du Japon, où il séjourna, il avait rapporté une étude sur la forme poétique du Haï-Kaï et avait traduit et composé lui-même, plusieurs de ces pièces versifiées courtes, concises et riches de substance.

Son amitié n'était pas superficielle. Il parlait de ceux qu'il avait approchés avec une ferveur fidèle. Ce fut grâce à lui que parurent en 1923, chez Emile-Paul « Les Pas effacés », mémoires posthumes du poète des « Offrandes blessées ».

« Ombre couronnée de myrte », suivant une expression qui lui était chère, Paul-Louis Couchoud est allé rejoindre dans l'au-delà, ceux qu'il avait aimés.

P. G.

TROIS PEINTRES VIENNOIS

PIERRE CALÈS, PRÊTRE ET PEINTRE

Le dimanche 15 octobre 1964, à Tencin, dans ce petit village du Dauphiné où s'était écoulée une large part de son existence d'apôtre et d'artiste, l'abbé Calès s'est éteint à l'âge de 91 ans, dans cet atelier où il avait connu ses plus grandes joies de peintre.

Originaire de Vienne, il était né rue Vimaine le 31 août 1870. Pierre Calès après avoir été au Petit Séminaire du Rondeau où son compatriote l'abbé Guétal, qui y professait, avait guidé ses premiers essais de peintre, le jeune prêtre débutait dans la vie sacerdotale en qualité de vicaire de la paroisse de Rives, avant d'être nommé curé de Tencin, paroisse qu'il ne voulut plus quitter parce qu'il y avait pu concilier les charges de son apostolat et sa vocation d'artiste.

Sa vie de prêtre fut celle d'un serviteur de Dieu, sa vie d'artiste fut exaltante parce qu'il devait être en matière d'art un précurseur.

Dans un style tout à fait personnel, Pierre Calès devait peindre sur nature des paysages marqués d'une sorte de fougue impressionniste et ses premières toiles ne furent pas sans surprendre quelque peu. Cependant, la critique allait ménager à cet art vivant et inspiré par excellence un accueil favorable et les tableaux de Calès furent bientôt aux cimaises des plus notoires galeries de la capitale.

Il partait à travers la campagne dans une puissante voiture suivie d'une originale roulotte qui lui permettait d'emporter son matériel de peintre et les « couleaux » emmanchés à de longues tiges, avec lesquels il lui serait possible de retoucher les empâtements voulus et travaillés qui s'exprimaient par une richesse incomparable de sa palette.

Son église, il l'avait embellie de tout ce qui pouvait en faire un lieu de recueillement plus absolu.

Après l'office des morts célébré dans l'église de Tencin, le corps de l'abbé Calès a été inhumé à Clonas-sur-Varèze.

FERDINAND FARGEOT
MAITRE DE L'ECOLE LYONNAISE PAYSAGISTE

Lyonnais lyonnoisant, puisque né dans le quartier Saint-Jean le 17 septembre 1880, Ferdinand Fargeot venait se fixer à Vienne en juin 1940. Il devait y acquérir aussitôt droit de cité et contribuer par la « Galerie Arts-Curiosités » qu'il avait ouverte rue Poète-Martial, au développement du goût artistique dans notre ville.

Dès son adolescence, alors qu'il était élève chez les Frères des Ecoles Chrétiennes de Neuville-sur-Saône, Ferdinand Fargeot s'était senti attiré vers la peinture et il avait dix-huit ans lorsqu'il partit pour Paris où il fréquenta les Arts Décoratifs et l'Académie Colarossi.

Revenu à Lyon, il participait vers le début du siècle à la réalisation de « Pan » dont il assurait l'illustration en compagnie de Charles Sénard, de Jacques Martin, de Brouillard, tandis que la rédaction était assumée par Edouard Herriot, Henri Béraud, Paul Duvivier, Félix Desvernay, Henri Delaroche. Vers 1904, il entraît au « Progrès » comme dessinateur-reporter et il devait collaborer au grand quotidien lyonnais jusqu'à la guerre.

Mobilisé dès les premiers jours l'artiste rejoignait le 172^e R.I. pour partager la vie rude des combattants. Sur le vif il notait en quelques traits les silhouettes des « poilus ». En 1917, il était chargé de réunir pour le Musée du Val-de-Grâce une documentation iconographique et il remettait en 1918, une collection qui ne comptait pas moins de soixante-dix dessins ou peintures.

L'armistice allait lui permettre de travailler à nouveau selon son inspiration et ses expositions à Paris, à Lyon, à Alger, à Shangai allaient confirmer son talent et le placer dans la lignée de cette Ecole Lyonnaise de Peinture Paysagiste qu'illustrèrent Baudin, Vernay, Carrand, Ravier.

L'œuvre de Fargeot demeure cependant très personnelle. Avec une indépendance qui l'honore, on devine que l'artiste a su tout en en tirant des enseignements, se libérer des influences impressionnistes et cubistes pour atteindre à un art tout de délicatesse, d'élégance et de style.

Cette délicatesse, cette perfection, cette recherche n'excluent point cependant une souple originalité, marque d'un talent sûr et affirmé ; une synthèse d'interprétation qui est exacte et qui parvient à donner la juste valeur de la forme et des volumes, dans une lumière douce et des coloris qui, s'ils semblent parfois empruntés à la féerie, n'en sont pas moins vrais et sincères.

Avec une matière riche et colorée — d'ailleurs caractéristique de cette école lyonnaise — harmonieusement disposée sur ses toiles, l'artiste excelle à traduire l'époque romantique, les intérieurs vénitiens et les paysages décoratifs où des personnages en crinolines, des « dandy », des cavaliers placent une gracieuse animation.

Mais ce n'est pas seulement par ses toiles que son œuvre s'est imposée et demeure. Pastelliste au talent délicat, ses œuvres firent évoquer parfois le nom de La Rosalba. Ferdinand Fargeot aborda également l'art de la céramique et le musée de Sèvres conserve quelques-unes de ses pièces d'autant plus rares qu'elles ne furent éditées qu'à tirage restreint.

Ajoutons encore que Ferdinand Fargeot a illustré avec talent « La Rabouilleuse » de Balzac aux Editions Mornet collection des Beaux Livres et « Ariel » d'André Maurois, entre autres ouvrages, ainsi que « Les Comédies » de Musset.

Il a laissé des cartons de tapisseries que Madame Marie-Thérèse Fargeot, artiste elle-même et qui fut l'admirable compagne de sa vie, a fait réaliser par les lissiers d'Aubusson.

Le 15 novembre 1957, le mal implacable qu'il avait longtemps surmonté l'emportait, mais ses amis ne devaient pas l'oublier.

L'un d'eux, M. André Sévry, publiait en 1959 un ouvrage consacré au peintre et à son œuvre, ouvrage dont il est fait mention dans la bibliographie publiée dans ce bulletin.

F

HIPPOLYTE LÉTY, PEINTRE DU RHONE

Sa silhouette familière que hâlait une démarche alerte, ce large front sous lequel un regard bleu cherchait le vôtre, cette mèche blanche soudainement rabattue sur le front et qu'un geste écartait aussitôt, nous ne les verrons plus.

Le 10 décembre 1959, le peintre Hippolyte Léty est mort des suites d'un accident, stupide comme le sont tous les accidents, alors que sa santé robuste nous permettait de penser qu'il serait de nombreuses années encore le fidèle auditeur des réunions mensuelles de notre société.

Hippolyte Léty avait toujours été un « Ami de Vienne », n'avait-il pas été l'auteur d'une affiche touristique largement diffusée, cela au temps où notre société assumait avec autant de désintéressement que d'efficacité le rôle de Syndicat d'Initiative.

Viennois d'origine, il était né à Vienne en 1878, le jeune Hippolyte Léty avait été l'élève de Tony Zaccharie aux cours municipaux de dessin et il avait continué, vivement encouragé par ceux de ses compatriotes qui avaient constaté ses dispositions naturelles par l'Ecole des Beaux-Arts à Lyon, puis à Paris, avant de se tourner à son tour vers l'enseignement pour professer à l'Ecole de Roubaix-Tourcoing.

Mais les brumes du Nord, de la Flandre, le pittoresque des canaux, des béguinages, tout ce qu'il avait fixé sur la toile, pendant les années de son séjour roubaisien, n'avait pu lui faire oublier le pays natal. Il était revenu, en 1938, habiter sa petite maison du Chemin des Amoureux pour y travailler dans le calme de cet atelier préparé pour ses vieux jours et pour donner au Rhône une part plus grande encore de son talent de peintre.

C'est que le fleuve, en effet, reste le « personnage » essentiel de son œuvre.

On naît rhodanien, on ne le devient pas. On peut accéder à la compréhension du mythe, car c'est bien d'un mythe qu'il s'agit ; mais pour en pénétrer pleinement l'ampleur il faut avoir couru enfant sur les bas-ports, rêvé à l'ombre des saulaies, s'être risqué parfois

avec une imprudente audace sur une barque alors que l'on ne savait pas nager, pour mesurer toute la poésie, tout l'attrait, toute la beauté du mythe.

Hippolyte Léty avait certainement connu ces joies donc nous venons de parler, il s'en souvenait non sans émotion et cela lui permettait de traduire avec une délicatesse toute personnelle les états d'âme ressentis au contact de ces paysages, tour à tour calmes et tourmentés.

La douceur des bleus, la colère des nuages roulant leurs sombres masses sur les ors du soleil couchant et se reflétant dans le fleuve avec des teintes d'Apocalypse, tout cela est exprimé avec la même mesure que les matins calmes où le rose irréel des brumes n'est rompu que par les lignes hautes et immobiles des peupliers.

Une barque ici, se balance comme une invitation à la décize, cette décize chère aux marins qui aimaient et comprenaient le Rhône qu'ils considéraient à l'égal d'une divinité, cette décize qui nous entraînerait vers la Provence où le bleu de la Méditerranée se confond avec l'azur du ciel pour chanter d'une manière plus éclatante avec les cigales.

Au long des berges du fleuve, dans ces lînes et ces saulaies qui ajoutent au pittoresque de notre vallée, le peintre a noté avec un talent sûr toute cette poésie particulière qui se dégage aussi bien des matins brumeux que des ciels chargés d'orage sur lesquels se découpent le contour sombre des collines et les crêtes tourmentées des sommets du Pilat.

Peintre subtil du fleuve dont il a compris l'âme mystique. Hippolyte Léty dans une manière toute personnelle a édifié durant sa vie d'artiste l'un des plus purs témoignages rhodaniens.

Son œuvre lui survit, comme demeure sa mémoire dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

PROSPER GIEN.



BIBLIOGRAPHIE

Moins complète que dans les précédents bulletins, la bibliographie régionale et locale mentionne divers ouvrages récemment parus, et qui tous ont leur place dans les bibliothèques des lecteurs viennois.

ASSA Janine. — *LES GRANDES DAMES ROMAINES*. Editions du Seuil, Paris.

Dans la collection « Le Microcosme » les Editions du Seuil ont présenté un ouvrage fort bien illustré de reproductions provenant de la statuaire et de fresques de l'antiquité. Le livre de Janine Assa, évoque la vie de la femme romaine et des grandes dames. Quelques pages sont consacrées à l'Impératrice Livie et ce petit livre mérite de figurer dans les bibliothèques viennoises.

BLANCHARD Raoul. — *LES ALPES ET LEUR DESTIN*. Librairie Arthème FAYARD (1958). Préface de Daniel ROPS de l'Académie Française.

Le doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Grenoble a bien voulu, cédant aux sollicitations de son ancien « brillant élève » Daniel Rops, reprendre la substance de sa grande synthèse *LES ALPES OCCIDENTALES* (Arthaud, éditeur) pour en conserver l'essentiel dans un ouvrage plus accessible au grand public.

Notre ville, construite sur les dernières balmes du plissement, est davantage rhodanienne plutôt qu'alpestre et cependant, en toutes saisons la montagne proche sollicite ses habitants et les convie à venir à elle, pour la promenade ou les joies sportives de l'hiver.

Mieux connaître les Alpes, savoir comment s'est formée la montagne, qu'elle est sa vie, sa nature végétale, combien marqués par elle sont les hommes qui y vivent, voilà qui ne peut laisser le viennois indifférent.

Nul guide plus sûr pour cela que M. le Professeur Raoul Blanchard dont l'ouvrage pourra trouver place dans les bibliothèques de chez nous.

BOUDON-LASHERMES Albert, *LE VELAY GALLO-GREC*. Editions SUBERVIE, Rodez (1938).

En quoi le Velay pourrait-il nous intéresser ?

Il ne faut pas oublier qu'une grande partie du Velay releva à une certaine époque de la tutelle de Vienne, les possessions de l'Eglise de Vienne s'étendaient jusqu'aux fourches du Puy, et plusieurs des précédents ouvrages de l'érudit historien qu'est Albert Boudon-Lashermes, présentent pour le chercheur viennois un intérêt.

Il en est de même pour « Le Velay Gallo-Grec », puisque les routes de pénétration de la civilisation antique remontant le Rhône, prennent leur départ à quelques lieux de Vienne, pour traverser, telle la route du Pal, le Forez viennois et gagner le pays arverne.

Les pages de cet ouvrage sont riches d'une documentation sûre, car c'est souvent sur le terrain que l'auteur a travaillé et ses assertions sont solidement appuyées sur l'enseignement qu'il a tiré de ses fouilles et de ses découvertes.

CHAPOTAT Gabriel. — *CONTRIBUTION A L'ETUDE DE LA PRE-HISTOIRE ET DE LA PROTOHISTOIRE DANS LA REGION DE VIENNE*.

Les deux plaquettes de Gabriel Chapotat, que nos compatriotes pourront trouver en librairie, traitent de sujets particulièrement intéressants.

I. — MONUMENTS MEGALITHIQUES.

Les monuments mégalithiques de la région viennoise, qu'il s'agisse de la pierre à cupules de Montléans, de celle de La Ballay ou du site de Saint-Ignace prouvent qu'à l'époque druidique notre région connut une vie intense où le spirituel tenait une large place. Les explications données par les chercheurs et les savants sur les pierres à cupules sont assez différentes. M. Gabriel Chapotat cite des interprétations fournies sans conclusion, laissant au temps le soin d'apporter peut-être un jour une explication définitive.

II. — LA CROISEE DE VIENNE.

A parcourir ainsi les hauts-lieux mégalithiques de notre région, notre ami a été amené à noter avec soin le tracé des voies anciennes et sa contribution sur ce point est primordiale. Il l'expose dans la seconde plaquette qui porte le titre « La Croisée de Vienne » et, ayant montré l'importance de ce carrefour qu'est Vienne de par sa position géographique et topographique, il s'attache à retrouver le cheminement des voies anciennes vers l'est, le nord, le nord-ouest, celles-là même qu'empruntaient nos pères à l'époque proto-historique.

Ce et là, le tracé subsiste tel qu'il est possible de s'en rendre compte en regardant les cartes établies par l'auteur.

Au passage le texte principal permet à Gabriel Chapotat de s'attarder sur tel ou tel détail et de présenter les chenets céramiques gaulois de Saint-Georges de Rencins, ou les restes du char processional de la Côte St-André.

De nombreuses notes de références et des illustrations apportent à la thèse de l'auteur des témoignages utiles.

Ces deux premières plaquettes seront vraisemblablement suivies d'autres fascicules et l'ensemble formera une contribution précieuse à l'étude de notre région viennoise.

COULY Marcel. -- *BON VOYAGE SUR LE RHONE*. Emmanuel VITTE, Lyon.

L'auteur n'est autre que le propriétaire du yacht « Le Cygne » dont les croisières sur le fleuve ont été appréciées par bien des viennois. C'est en bateau, mais aussi en grand admirateur du Rhône que Marcel Couly a écrit ces pages qui sont un guide pour les « décizes » qu'il propose aux touristes à son bord, à la belle saison et dont nos compatriotes n'ont pas été les derniers à profiter.

OLLIVIER Albert. — *LES TEMPLIERS*. Editions du Seuil, Paris.

Le 650^e anniversaire du Concile de Vienne (1311-1312) est passé assez inaperçu. Le Bulletin des Amis de Vienne (année 1913) avait publié une intéressante étude du regretté Abbé Claude Bouvier : *Vienne au temps du Concile*, qui est un document de valeur.

Dans le livre paru aux Editions du Seuil, Albert Olivier évoque le Concile de Vienne, plus particulièrement les réunions au cours desquelles il fut décidé de la suppression de l'Ordre du Temple.

Les pages qui rappellent la fondation et l'histoire de l'Ordre du Temple sont à lire par les viennois puisque c'est en leur ville qu'il fut décidé du sort de cet ordre de chevalerie.

OURSSEL Raymond. -- *LE PROCES DES TEMPLIERS*. Club du Meilleur Livre.

Cet ouvrage d'une typographie soignée, et qui est enrichi de la reproduction en fac-similé de plusieurs documents, apporte un témoignage vivant sur l'un des plus grands procès du Moyen-âge.

Le Concile de Vienne y est naturellement mentionné et reproduite la bulle du Pape Clément V, ordonnant la suppression de l'Ordre et la remise des biens du Temple aux Chevaliers de Malte.

SEVRY André. — *FARGEOT, SA VIE, SON ŒUVRE*. Préface de Fernand RUDE. Postface de J.J. LERRANT. En hors-texte nombreuses reproductions en couleurs et en noir d'œuvres du peintre.

André Sévry, grand reporter et Chef de Centre-Isère du journal « Le Progrès de Lyon », fut l'un des bons amis du peintre Ferdinand Fargeot.

Dans les pages du grand quotidien lyonnais, il avait consacré une suite d'articles retraçant la vie et la carrière du maître dont il avait, au cours de nombreuses conversations, noté les souvenirs.

C'est la substance de ce reportage qui a servi de base à l'ouvrage paru en 1959, précédé d'une préface de Fernand Rude et suivie d'une postface critique de Jean-Jacques Lerrant.

C'est un livre que les amateurs d'art de la région doivent lire et conserver.

P. G.

ACHÈVÉ D'IMPRIMER

LE

17 SEPTEMBRE 1962

SUR LES PRESSES

DE L'IMPRIMERIE

TERNET - MARTIN

A VIENNE

Dépôt légal
3^e trimestre 1962
N° 653

